

Entretien collectif sur le site de Mallaha

Numéro de l'entretien : 18
Entretien réalisé le : 13/01/2021
Nom de l'enregistrement filmé : « 18_Mallaha_VBVS_enregistrement »
Lieu : Domicile de François Valla, Paris
Durée de l'entretien : 03h40min55s (version filmée/montée)
Commentaires : Interviewer : Gwendoline Torterat
Interviewé-es :
- François Valla, FV
- Fanny Bocquentin, FB
- Boris Valentin, BV
- Nicolas Samuelian, NS

Fiche chronothématique

- Souvenirs partagés : 00mn12s
- Pincevent : 07mn04s
- Les moulages de sol archéologique : 17mn02s
- Jean Perrot, méthodes et parcours : 22mn56s
- Ofer Bar-Yosef et le Néguev : 54mn16s
- La place de l'archéologie française au Proche-Orient : 57mn07s
- L'influence de Dorothy Garrod sur les fouilles des terrasses d'El Ouad : 01h02mn49s
- L'influence d'Ofer Bar-Yosef sur les fouilles d'Hayonim : 01h03mn54s
- Bernard Vandermeersch : 01h07mn40s
- Naama Goren-Inbar : 01h09min06s
- L'équipe de fouille à Mallaha : 01h10mn19s
- L'industrie lithique à Mallaha : 01h19mn34s
- L'importance de la géomorphologie à Mallaha : 01h44mn46s
- Budgets et organisation du travail à Mallaha : 01h47mn52s
- Jacques Cauvin : 01h56mn45s
- L'originalité de l'approche de François Valla : 02h00mn50s
- Des écoles de fouille au Proche-Orient : 02h10mn57s
- L'héritage des recherches de François Valla en Israël, formations et spécialités : 02h16mn04s
- L'approche spatiale à Mallaha : 02h22mn24s
- La palethnologie : 02h24mn58s
- L'apport de l'archéologie funéraire à Mallaha : 02h29mn57s
- Les abris gravés de Fontainebleau : 02h36mn48s

[>Question ?] : François Valla, Boris Valentin, Fanny Boquentin et Nicolas Samuelian, vous êtes réunis aujourd'hui car vous partagez tous des souvenirs dont l'épicentre est le site archéologique de Mallaha. Pour commencer, est-ce que vous pourriez me raconter le souvenir le plus mémorable que vous avez partagé avec François, une rencontre, une anecdote sur le chantier, etc. ?

[>NS] : j'ai fait ma première rencontre avec François à Mallaha. J'avais fait un long périple depuis la Syrie en passant par la Jordanie durant 24 heures et avais franchi plusieurs postes-frontière. Je suis arrivé dans le kibboutz de Gadot, qui m'apparaissait alors comme une sorte de banlieue américaine avec des gazons et des petites maisons construites sur le même modèle. Tout était complètement différent de la ville d'Alep d'où j'arrivais. Je cherchais mon chemin dans ce kibboutz et quelqu'un m'a amené au groupe de fouilleurs. François était attablé avec le coresponsable de la fouille, Hamoudi Khalaily. Je ne le connaissais pas non plus. Il y avait également des dizaines d'Anglais partout. À ce moment-là, je me suis demandé si je ne m'étais pas trompé de fouilles. Cette année-là, il s'est trouvé qu'il y avait en fait énormément d'étudiants anglais. Quand je suis arrivé, la première chose que j'ai dite à François, c'est : « j'ai faim ! »

[>FV] : lorsque j'ai vu Nicolas, il m'a en effet dit qu'il avait faim aussitôt arrivé !

[>NS] : je suis donc arrivé dans cette atmosphère particulière du kibboutz avec une chambre très climatisée, un Canadien et un Anglais, etc. C'était très dépaysant et j'étais un peu ailleurs. François était le seul français. Hamoudi n'était pas francophone. C'est la première image qui m'a marqué et que j'ai conservée comme mon souvenir le plus fort et le plus spontané.

[>BV] : pour ma part, j'ai vu arriver François au laboratoire d'ethnologie préhistorique lorsque nous étions encore rue de l'Amiral-Mouchez. Je ne me souviens plus de l'année. Michèle Julien m'avait présenté à François et je me souviens qu'il semblait mécontent d'être rentré à Paris. Il m'avait invité ici même, dans son appartement, pour parler de mon projet. Il avait mis les petits plats dans les grands en servant des nourritures succulentes. Il m'avait d'ailleurs servi un grand vin, mais comme je n'en bois jamais, je m'étais un peu forcé. Lorsque j'ai revu Michèle au laboratoire (peu de temps après), elle m'avait tout de suite demandé comment s'était passée notre rencontre. Je lui avais alors dit que François avait mis les petits plats dans les grands et qu'il m'avait servi un bon vin. J'avais alors donné le premier nom de vin qui me passait par la tête, un pommard. Michèle s'était ensuite empressée d'aller voir François en lui disant : « alors, ce pommard ? » Cela avait laissé François interrogatif ! Quel pommard ? C'est aussi une façon pour moi d'évoquer ces dîners très sympathiques que François organisait régulièrement chez lui.

[>Question ?] : combien étiez-vous lors de ces repas ?

[>FV] : jamais très nombreux, car la taille de mon salon ne le permettait guère.

[>BV] : dans le cadre de l'anecdote que je viens de raconter, nous étions en tête à tête !

[>FB] : me concernant, il me semble que la première fois où nous nous sommes rencontrés avec François, c'était également autour d'un verre dans le petit café qui est derrière Michelet, le Chartreux. J'étais très impressionnée, car j'étais jeune étudiante en Maîtrise. Entre 1996 et 1997, Pascal Sellier, Boris Valentin et d'autres m'avaient invité à venir rencontrer François. À cette occasion, il m'avait alors fait cette proposition extraordinaire de venir les rejoindre pour fouiller à Mallaha. François, tu devais préparer la campagne de fouilles de 1997. Tu avais trouvé des ossements et tu cherchais une anthropologue. Je me souviens avoir été très intimidée dans ce petit café, mais très, très heureuse de ce qui m'arrivait.

[>FV] : pour Boris, mes souvenirs les plus mémorables convergent vers la rue de l'Amiral-Mouchez. Je pense aux réunions de laboratoire. J'arrivais bien souvent à contrecœur parce que je quittais Israël contraint et forcé. J'aurais voulu continuer à y travailler (résider). C'était en 1993.

[>BV] : pourquoi n'était-ce pas possible ?

[>FV] : sur décision des autorités, c'est-à-dire du CNRS. Elles avaient décidé que l'on ne pouvait pas rester (en poste à l'étranger) plus de trois ou quatre ans.

Pour Fanny, je pense plutôt à la première fouille de la sépulture multiple sur le bord de la fouille. Il y avait des éléments que je n'aurais jamais vus sans elle. Elle voyait des os, en particulier ceux d'enfants que j'aurais pris pour d'autres types d'ossements des animaux. Je n'aurais sûrement pas compris ! Il y avait d'autres éléments pour lesquels au contraire je comprenais davantage ce qui se passait (ce qu'il fallait faire). J'avais des idées sur le maintien des ossements en place, ce qui n'était pas ce que Fanny avait l'habitude de faire. Il y avait vraiment eu un échange très sympathique.

Pour Nicolas, il est clair que son arrivée est mémorable !

[>Question ?] : François, je voudrais revenir sur une période assez cruciale, lorsque vous aviez 23 ans. Vous aviez participé au chantier de Pincevent au mois de juillet 1966. Lors de notre entretien, vous aviez parlé d'un déclic, comme beaucoup de ceux qui sont passés par ce chantier. Comment le décririez-vous ?

[>FV] : c'était mon premier chantier de fouille. C'était donc complètement nouveau. Ce que j'y ai trouvé correspondait à ce que j'y cherchais, c'est-à-dire une approche intellectuelle différente de celle à laquelle j'étais habituellement confronté en théologie. La personnalité d'André Leroi-Gourhan y était pour beaucoup, tout comme l'équipe qui était tout à fait entraînant et stimulante. Le premier jour, lorsque l'on arrivait, on nous expliquait le grand moulage de l'habitation n° 1. C'était complètement stupéfiant !

[>Question ?] : le moulage vous a-t-il marqué ?

[>FV] : oui forcément. À l'époque, le musée était tout neuf et l'équipe en était très fière, en particulier André Leroi-Gourhan et Michel Brézillon. Il constituait une validation extraordinaire du travail effectué jusque-là. Et nous, fouilleurs, étions fascinés.

[>Question ?] : Boris, tu avais lu la thèse de François lorsque tu étais en DEA et tu t'étais alors familiarisé avec les descriptions morphométriques très attentives des objets qui s'y trouvaient. C'est quelque chose que tu dis avoir trouvé très utile pour comprendre les dynamiques de taille de silex et les intentions qu'il y avait derrière. Tu disais également l'influence de Pincevent dans la thèse de François. Comment toi l'as-tu perçue ?

[>BV] : il y avait à la fois l'exigence de minutie, la rigueur de méthode et la connexion au contexte archéologique, en particulier stratigraphique, qui était très précis. Cette exigence était liée à cette nouvelle Préhistoire que les sites d'Arcy-sur-Cure et Pincevent ont introduite. Le travail de Michel Brézillon semblait également y avoir une influence directe, notamment concernant la perception des intentions de la taille, du moins d'une fraction, celle concernant les outils retouchés. C'était avant-gardiste et, pour de nombreuses raisons, je m'étais tourné vers ces deux références : Michel Brézillon sur Pincevent et la thèse d'État de François. C'était ça ou adopter la description bordienne selon François Bordes et Denise de Sonneville-Bordes. Il aurait fallu effectuer des listes types, des classifications, ce que faisait très bien Béatrice Schmider durant la même époque par exemple. Selon moi, c'était insuffisant pour comprendre les systèmes techniques. C'était cela que je commençais à chercher, et je le précise, sans avoir beaucoup de références. Tout cela se déroulait en parallèle de la thèse de Jacques Pélegrin. Celle de Nicole Pigeot portait sur les remontages. C'était donc inapplicable à ce que j'étudiais. Les travaux de Michel Brézillon sur Pincevent et le texte de François étaient donc mes deux outils.

[>FV] : il est certain que ce que j'ai fait s'inspirait du travail de Michel Brézillon.

[>Question ?] : et qu'est-ce qui venait précisément de ses recherches ?

[>FV] : tout ! une année il s'est trouvé qu'un de mes amis proches est décédé en grottes. Nous étions ensemble et il s'est tué. Comme vous pouvez l'imaginer, j'étais secoué. À ce moment-là (c'était en juillet), j'ai été

amené à rencontrer Michel Brézillon qui m'a tendu la main. Il travaillait alors sur la publication de Pincevent, celle qu'il publiera en 1972. J'allais chez lui tous les jours et nous travaillions ensemble sur Pincevent. Nous étions très proches pour ce travail et j'ai alors appris beaucoup de choses.

[>BV] : sais-tu d'où Michel Brézillon tenait cette vision particulière des objets ? On pourrait la qualifier de prototechnologique pour faire bref. André Leroi-Gourhan s'était un peu exercé à l'ergonomie avec le petit couteau châtelperronien.

[>FV] : nous n'avons jamais vraiment parlé de cela avec Brézillon. Je pense néanmoins que cela lui venait d'André Leroi-Gourhan car ce dernier travaillait sur les savoir-faire. Les objets étaient pour lui quelque chose d'essentiel. Je pense que c'est dans cet esprit que Brézillon travaillait.

[>BV] : pour moi, c'est un mystère. Comment se fait-il qu'André Leroi-Gourhan ait si peu incité à faire de la technologie (au sens plein du terme) dans les deux premières publications ? Claudine Karlin avait fait sa maîtrise sur les remontages de l'habitation n° 1. Elle avait donc déjà publié quelque chose pour cet habitat, mais il s'agissait de problématiques purement spatiales.

[>FV] : pas uniquement. Si je me souviens bien de cette publication, il y avait déjà des dessins de nucleus remontés.

[>BV] : oui, par séquence, mais cela a été sous-exploité.

[>FV] : complètement. Ce que je vais dire n'est pas une critique, mais à l'époque, Claudine avait peine à tirer la substantifique moelle de son travail. Pour elle, le déclic est venu après, dans sa relation avec Cahen, un préhistorien belge qui avait fait des remontages sur le site de Meer, en Belgique. C'est semble-t-il à ce moment-là que les choses se sont déclenchées à Pincevent. Je pense néanmoins que la tentative était déjà là, mais elle restait inaboutie.

[>BV] : même sur Arcy-sur-Cure, et c'est un paradoxe. Je trouve qu'il n'y avait pas beaucoup de technologie préhistorique.

[>FV] : je pense que c'est parce qu'André Leroi-Gourhan ne s'était pas lui-même beaucoup investi dans le silex. Il a préféré se tourner vers la faune.

[>BV] : dans son dictionnaire de Préhistoire, c'est Michel Brézillon qui a écrit les chapitres sur la typologie morphologique. On y retrouve une forme d'appréciation globale de l'objet. Michel Brézillon était-il bricoleur ?

[>FV] : oui, mais il n'était pas tailleur. Concernant l'aspect bricolage, il s'était montré bricoleur pour le moulage de Pincevent. Cela lui venait de son expérience en Afrique.

[>Question ?] : Nicolas, c'est aussi par ton passage à Pincevent (après avoir fouillé à Mallaha) que tu dis comprendre d'où venait l'application des méthodes de François au Proche-Orient. Pourrais-tu m'expliquer plus précisément la façon dont tu as fait ce lien ?

[>NS] : J'entendais beaucoup parler d'Etiolles et de Pincevent à Mallaha. Je suis donc allé deux fois à Etiolles et une fois à Pincevent.

Avec François, nous déplacions très peu les objets. On fouillait et on gardait tout en place afin de réfléchir et comprendre à quoi tout cela correspondait. C'est en fonction de cela que l'on choisissait quoi démonter et quoi laisser.

À Pincevent et à Etiolles, j'ai vu exactement la même application de ce principe, mais en beaucoup plus simple. On peut l'exprimer ainsi : Etiolles comme un sol en noir et blanc tandis qu'à Mallaha, un sol comportant un énorme bruit de fond. Dans ce dernier cas, on opérait un tri entre les pièces que l'on pouvait enlever et celles que l'on pouvait laisser. C'était beaucoup plus compliqué, car il y avait de tout et partout. Dans les limons de Pincevent en

revanche, c'était très simple. Chaque pièce présente était anthropique.

En commençant par Mallaha, je me suis donc aperçu que c'était beaucoup plus facile de fouiller à Pincevent et Etiolles.

[>Question ?] : L'expression de bruit de fond est intéressante.

[>NS] : à Mallaha, c'est très compliqué de faire ressortir ce qui est en place et ce qui n'est pas. Cette question se pose moins dans le Bassin parisien.

[>FB] : je n'ai pas du tout travaillé à Pincevent, mais j'y suis allée cet été. J'ai vu le moulage qui vient d'être refait. Comme le dit François, c'est vrai que c'est très impressionnant. Il est là, fixe, et on peut le regarder autant qu'on veut. On ne se trouve plus dans une dynamique qui est propre à la fouille. On a l'impression que l'on peut s'asseoir près de ce moulage et vivre un petit bout de la vie préhistorique. Tout est en place !

Et c'est tout à fait ça que je retiendrai de Mallaha, un peu comme Nicolas. Avant de venir à Mallaha, j'avais fouillé sur un certain nombre de sites. Et par définition, la fouille anthropologique est fine. Ce n'est donc pas la finesse de la fouille de Mallaha que je retiens, même si elle est là. Ce qui était vraiment nouveau pour moi, c'était de prendre le temps. C'est vraiment ce que François nous a appris : regarder. C'est l'image qui me reste de François sur le terrain. C'est toi sur les bernes en nous regardant et en prenant des notes.

[>NS] : même pendant les pauses ! Il allait sur le terrain et il restait des heures à observer.

[>FB] : il profitait du site quand il n'y avait pas les fouilleurs. Et je trouve que cette image colle bien avec le moulage du site de Pincevent. C'est un chantier de fouille sans fouilleurs avec ce qui reste, fixé là pour toujours. Je trouve ça intéressant que François évoque le moulage comme premier souvenir de Pincevent, car je l'y associe lui assez bien !

[>Question ?] : utiliser cette méthode des moulages n'a jamais été une idée pour Mallaha ?

[>NS] : à cause de ces fameux bruits de fond, c'était justement très compliqué.

[>FV] : cela demandait aussi un investissement. Nous avons fait un grand moulage pour la sépulture au chien sur la fouille d'Hayonim. Mario Chech s'en était chargé. Cela a dû se faire après la fouille et nous avons dû faire venir de France différents matériaux dont nous avons besoin. Laurence Astruc était revenue spécialement en Israël pour nous apporter le matériel qu'il fallait. Cela a été très compliqué. En plus, il y avait un problème avec le latex. Celui-ci avait de la peine à prendre à cause de la chaleur du plein air.

[>BV] : et vous n'aviez pas tout emporté dans le moulage ?

[>FV] : si, une partie. Cela n'a pas arrangé les os qui étaient déjà très cassés. Nous avons quand même obtenu un moulage ce qui me fait dire aujourd'hui que ça n'a pas été une totale catastrophe. Il a fallu bricoler.

[>Question ?] : est-ce que c'est vous qui aviez eu l'initiative de ce moulage ?

[>FV] : c'est moi.

[>Question ?] : par rapport à l'expérience de Pincevent ?

[>FV] : la sépulture au chien de Mallaha a été moulée après coup au musée de Maayan Baruch par Mario Chech. Cela avait été compliqué, mais il avait fini par obtenir un moulage en plusieurs tirages. Ça a été un document très utile qui a été diffusé en divers endroits. Pour Hayonim, cela a été beaucoup plus compliqué. Nous avons fait ce moulage sur le terrain. Il n'était pas question de procéder en un enlèvement en bloc car le tout était beaucoup trop important. Nous n'avons jamais pu réussir qu'à faire un seul tirage.

[>FB] : où est ce tirage aujourd'hui ?

[>FV] : ça, c'est un grave problème. Il semble qu'il ait été perdu.

[>FB] : le moulage de la sépulture au chien de Mallaha a été fait après Hayonim.

[>FV] : il a été fait avant, mais au musée. Le moulage d'Hayonim date de 1989.

[>Question ?] : je reviens un peu en arrière, c'est-à-dire durant la période 1972-1976, quand vous êtes arrivé sur le site de Mallaha par le biais de Jean Perrot. Vous me disiez qu'il avait fouillé du Chalcolithique, du Néolithique et que sa conception des fouilles valait principalement pour ces périodes car il en avait l'expérience. Quelles sont les différences qui vous ont marqué vous en termes de présupposés et d'exigence méthodologique ?

[>FV] : le premier problème concerne la stratigraphie. À Mallaha, Jean Perrot avait reconnu une stratigraphie, mais il considérait qu'elle était identique dans chaque zone du point de vue du Natoufien. Il considérait cette période comme un seul bloc uniforme. Or, l'analyse plus fine de la stratigraphie montrait qu'il ne s'agissait pas d'un niveau unique, mais qu'il y avait des phases successives. Il y avait également un problème du point de vue de la systématique de la fouille. Jean Perrot fouillait par sections aléatoires. Il pouvait par exemple décider qu'une unité était constituée de 3 m² sur 5 cm ou 10 cm à tel endroit et à tel moment. Il n'y avait pas de choix opéré d'avance et systématiquement pour 1 m² ou bien un quart de mètre carré bien défini. C'était à chaque fois quelque chose de différent. Il était donc compliqué de réassembler les éléments entre eux.

Après cela, il y avait également le problème du ramassage des objets. Il se faisait au hasard. On ramassait ce qu'on voyait au fur et à mesure de la fouille. On fouillait au piochon et souvent avec des ouvriers dans un sédiment où il y avait énormément de toutes petites choses, aussi bien de la faune que du silex. Et tout cela passait à l'as. Concernant les microlithes, la publication de Marie-Claire Cauvin n'en compte que 5 % alors que ces microlithes représentent en fait près de 50 % environ.

[>Question ?] : Y a-t-il trace des raisons qui ont poussé Jean Perrot à agir ainsi ?

[>FB] : je travaille justement sur les archives de Jean Perrot. Il fouillait de manière identique à Beisamoun, par tranche plus ou moins aléatoire. Elles suivent néanmoins les locus. Un numéro de catalogue était choisi pour un locus et un autre pour l'extérieur du locus. Ce sont des aires qui sont définies a priori comme cohérentes avant même la fouille. C'est ça qui est problématique.

Quelque chose est amusant. Dans le relevé des catalogues, il est possible de remarquer l'arrivée de François. Du jour au lendemain, la méthode change. Les catalogues par mètre carré sont mis en place et des passes de 5 cm sont systématisées. Je me demandais comment cela avait été perçu par tes collègues et par Jean Perrot. Comment avais-tu réussi à imposer ce changement radical de collecte de matériel ?

[>FV] : c'est en persuadant Monique Lechevallier que les choses ont pu se faire. Jean Perrot était peu souvent sur le site, du moins à partir du moment où j'étais sur la fouille, en 1972. Généralement, il venait le vendredi ou le samedi matin et il partait dans l'après-midi. Il restait quelquefois dans la soirée, mais de façon générale, il était très peu souvent sur la fouille. La personne qui dirigeait vraiment la fouille, c'est-à-dire qui était sur le terrain, c'était Monique Lechevallier. C'était donc elle qu'il fallait convaincre. En 1973, année où le changement a été opéré, J. Perrot était aux Etats-Unis pendant toute la fouille.

[>FB] : d'où venait Monique Lechevallier ?

[>FV] : elle avait une licence d'anglais au départ. Un jour, elle est venue fouiller en Israël. Je ne sais plus exactement ni pourquoi ni comment, certainement parce que ça l'intéressait. Elle avait fini par rester. À l'époque, on rentrait au CNRS relativement facilement. Elle est donc entrée.

[>NS] : vous logiez sur place à Mallaha ?

[>FV] : nous étions à Tel Hai.

[>NS] : et vous n'aviez jamais logé sur le site ?

[>FV] : nous logions sur place en 1975 sous tente et en 1976.

[>FB] : en 1972, lorsque Monique fouillait à Beisamoun, tout le monde s'y trouvait ? Mallaha a-t-il été fouillé à la suite ?

[>FV] : la fouille de Beisamoun a été « non programmée » en quelque sorte. Ce n'était pas prévu d'y fouiller. Puis une découverte a été faite, à l'occasion de la découverte de murs pendant le curage des bassins à carpe. Celle-ci a entraîné une opération qui a elle-même entraîné la découverte d'une maison avec ses deux crânes surmodelés. Cet événement s'est déroulé au mois d'août et la fouille de Mallaha était prévue pour septembre. Elle a eu lieu normalement, dans la foulée.

[>FB] : est-ce que c'était la même équipe ?

[>FV] : je suis arrivé le lendemain du jour où ils ont trouvé les crânes. Au départ, je venais pour regarder le matériel de Mallaha. Il y avait un besoin urgent de gens à Beisamoun. Le lendemain de mon arrivée, j'y suis donc allé et j'y ai fouillé. Il s'agissait plus ou moins des mêmes personnes. Des recrutements ont néanmoins dû être faits de façon hasardeuse à Beisamoun car la fouille n'était pas prévue contrairement à Mallaha qui devait compter quelques étudiants. C'était une toute petite fouille.

[>FB] : combien étiez-vous dans ces années-là ?

[>FV] : une douzaine.

[>FB] : dans les années 70, le chantier n'a jamais dépassé cet effectif ?

[>FV] : non, on restait dans ces eaux-là.

[>FB] : combien étions-nous dans nos années ?

[>FV] : jusqu'à 25, je pense.

[>FB] : je constate que Jean Perrot prenait assez peu de notes de terrain. Il faisait des croquis. À Beisamoun, Monique en prenait un peu plus. Est-ce que c'est toi qui as instauré la prise de notes quotidiennes systématiques comme tu l'as fait pour les catalogues ?

[>FV] : concernant les notes, c'est resté un problème. J'ai essayé d'imposer des plans systématiques comme nous faisons (plus tard) à Mallaha, c'est-à-dire par unité de fouilles (par carré de 50 cm sur 50 cm), avec des relevés en dessin et éventuellement quelques notes. Malheureusement ces dernières étaient souvent insuffisantes.

[>FB] : sais-tu si Monique Lechevallier aurait encore des archives chez elle ou si tout a été versé dans le fond CRFJ Mallaha ?

[>FV] : ça m'est difficile de le savoir, mais je ne pense pas que Monique ait gardé des archives.

[>Question ?] : je me questionne sur l'héritage que Jean Perrot a laissé d'un point de vue archéologique pour votre génération ? Il y a un indéniable héritage du travail de François, mais qu'en est-il de celui de la génération précédente ?

[>FV] : du point de vue des méthodes, je pense que ce qui marquera le plus est l'enregistrement photographique. Au départ, Jean Perrot était un dessinateur, un visuel en somme. Il tenait beaucoup à présenter des résultats visibles, et en particulier des photos.

[>Question ?] : à Pincevent, vous avez été responsable du laboratoire photo avec André Leroi-Gourhan durant un certain temps. Est-ce que ces années d'apprentissage technique vous ont-ils servi plus tard, notamment pour compléter cet apport de Jean Perrot ?

[>FV] : en 1975, quand nous avons pu dégager une surface considérable et suffisante de sol, j'ai fait faire des photographies verticales comme nous faisons à Pincevent. À partir de 1996, c'est moi qui faisais les photos à Mallaha. L'enregistrement photographique était alors considéré comme une méthode très importante pour la fouille que nous pratiquions, c'est-à-dire en laissant toutes les choses en place.

[>Question ?] : Échangez-vous avec Jean Perrot sur le terrain au sujet des méthodes photographiques, par exemple celles que vous aviez retenues de Pincevent et celles qu'il avait déjà l'habitude de pratiquer ?

[>FV] : on discutait peu avec Perrot. Il n'était pas quelqu'un avec qui l'on discute. Il avait ses opinions et comme je vous l'avais expliqué, j'étais un morveux ! Il était né en 1920 et je suis arrivé en 1972. Il avait 52 ans et moi, étant né en 1942... je vous laisse faire le calcul !

[>BV] : j'imagine qu'André Leroi-Gourhan et Jean Perrot se croisaient dans toutes les grandes instances. Quelles étaient leurs relations ?

[>FV] : Jean Perrot était venu une fois à Arcy-sur-Cure. Et André Leroi-Gourhan m'avait dit qu'il ne savait pas fouiller. Je pense qu'André Leroi-Gourhan prenait tout cela avec un certain humour. À une époque, Jean Perrot a habité Résidence Élysée II à La Celle-Saint-Cloud. Ça faisait donc évidemment sourire un peu !

[>FB] : je constate dans les archives qu'il faisait énormément de coupes, notamment concernant les fosses. J'ai plutôt en tête les exemples des archives de Munhata pour ces méthodes. J'ai le sentiment qu'elles ne se faisaient pas beaucoup à l'époque alors qu'il est pourtant très utile de s'intéresser au remplissage des fosses.

[>FV] : je n'ai pas l'impression que c'était beaucoup le cas à Mallaha.

[>FB] : cela lui est donc probablement venu un peu plus tard.

[>FV] : c'est probablement venu après.

[>BV] : est-ce que Jean Perrot participait aux rencontres scientifiques ? J'ai lu son autobiographie et j'avais vu sa bibliographie. Il a assez peu publié dans les revues académiques. Dans son autobiographie, il dit que Bordes lui a proposé de faire une thèse et qu'il lui aurait répondu ne pas avoir le temps. Il avait du pouvoir et des fonctions, c'est vrai, mais avait-il réellement une vie académique ?

[>FV] : Jean Perrot a voulu faire une thèse et en a commencé une. C'est ce qui a abouti à un article important qu'il a rédigé sur la Préhistoire palestinienne. Il a renoncé à sa thèse quand il a pris en charge Suse. Pour lui, c'était un renoncement. Il renonçait au cursus académique et cela a toujours été difficile à vivre pour lui. Revenant à Mallaha après un séjour à Paris, il était revenu dépité parce qu'il avait été recalé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Ses "amis" l'en avaient exclu. C'est quelque chose qu'il n'a jamais encaissé. C'est l'époque où il a acheté sa Mercedes !

[>NS] : c'était son lot de consolation !

[>BV] : il gravitait dans des sphères très mondaines.

[>FV] : malgré cela, c'est quelque chose qui est resté comme un échec.

[>BV] : il avait donc besoin d'une certaine reconnaissance institutionnelle.

[>FV] : je me souviens d'André Leroi-Gourhan disant que Jean Perrot avait raté sa carrière. Ce que Jean Perrot aurait aussi voulu, c'était le Collège de France.

[>BV] : dans son autobiographie, il fait illusion, car il force le trait sur la figure du self-made-man.

[>FV] : il n'aurait pas dit : « oui, j'ai raté ma carrière ! »

[>FB] : très peu de temps avant qu'il ne décède, il nous avait accueillis chez lui avec Hamoudi. À l'époque, je

cherchais des archives sur Beisamoun. Il nous avait dit qu'il ouvrait ses archives et que nous pouvions y prendre ce que nous voulions. Il n'était pas intéressé par ce que l'on faisait.

[>BV] : il n'avait pas encore légué ses archives ?

[>FB] : à l'époque, pas encore. Après sa mort, tout a été donné à la MSH de Nanterre.

[>NS] : on l'avait vu pour les 60 ans du CRFJ un événement organisé avec le musée d'Israël auquel il était venu. Il racontait plein d'anecdotes sur les objets qu'il avait trouvés et qui étaient dans les vitrines.

[>Question ?] : il n'a pas l'air d'avoir formé beaucoup de gens.

[>FV] : si, quand même, Geneviève Dolfuss, Monique Lechevallier, Alain Lebrun (qui venait aussi de Pincevent). Ce sont des gens qui ont surtout travaillé à Suse, mais également en Israël.

[>BV] : il avait de l'influence.

[>FV] : pendant un certain nombre d'années, Jean Perrot était quelqu'un de très important.

[>NS] : il a également travaillé sur un grand nombre de sites.

[>FV] : il avait mis sur pied une vaste organisation, la RCP 50, qui couvrait tout le Proche-Orient en Préhistoire, de la Turquie à l'Iran, en passant par Israël. Il chapeautait un énorme réseau avec de très grands sites archéologiques.

[>NS] : est-ce qu'il y a un lien avec la création de Paléorient ?

[>FV] : c'est dans ces années-là, oui, 1971, 1972. Il a eu une grosse influence.

[>FB] : au niveau du ministère des Affaires étrangères en particulier, non ?

[>FV] : au niveau des recrutements CNRS également. À l'époque, il y avait une commission pour le Proche-Orient qui incluait la Préhistoire depuis la Turquie jusqu'en Chine. Il y avait une sous-commission pour l'archéologie proche-orientale. Il était l'un des quelques puissants qui faisaient entrer du monde.

[>BV] : il était quand même ami avec le Shah d'Iran !

[>FV] : disons qu'il fréquentait beaucoup de monde.

[>FB] : concernant les méthodes de fouille, il est vrai que ses catalogues couvrent des zones aléatoires. Néanmoins, est-ce que c'est lui qui avait instauré ce système de numérotation par catalogue ?

[>FV] : oui, tout à fait.

[>FB] : cela a eu une énorme influence en Israël, voire à Chypre.

[>FV] : je ne sais pas comment cela se faisait ailleurs. Je ne sais donc pas s'il a introduit ou emprunté cette méthode. Je pense que cette technique de numérotation de catalogue existait déjà sur les chantiers historiques, notamment sur les fouilles de Hazor. Il est vrai qu'il a systématisé ce système-là et l'a appliqué.

[>BV] : où s'était-il formé au terrain ?

[>FV] : ses premières fouilles ont dû être effectuées avec Neuville. Il lui avait confié la direction de la fouille d'El Khiam que Neuville a repris dans son ouvrage de 1952. Après cela, il a fouillé à Beer-Sheva. C'est cela qui l'a lancé. Parallèlement, il a fouillé à Hazor avec Ygael Yadin. C'est un groupe qui est resté dans les annales. À Hazor, il avait découvert le fameux temple cananéen avec ses statues. Il en était extrêmement fier. Et il était en très bons termes avec Yadin.

[>FB] : François, concernant plus particulièrement le niveau 1 B qu'il a finalement vu, comment l'interprétait-il ? Et comment sa vision a-t-elle évolué par la suite avant que tu ne reprennes le site ?

[>FV] : le 1 B correspondait au cailloutis. Selon lui, celui-ci ne recouvrait pas tout le site, mais seulement une partie. Son interprétation est indiquée dans sa publication de 1966. C'est aussi celle du géologue Picard. Il s'agirait donc selon eux d'un glissement de terrain qu'ils considèrent relativement stérile en termes de matériel. En revanche, dans cette zone des groupes se seraient installés ensuite. On y retrouve des sépultures ainsi que des petites constructions, notamment le fameux bassin 25 qui était au sommet du 1B. Pour Jean Perrot, ce 1 B était contemporain de la période natoufienne et correspondait à un phénomène naturel. En 1972, j'avais fouillé du 1B. L'objectif était alors d'enlever ce cailloutis.

[>FB] : est-ce que cette zone correspondait à une bande le long de la fouille ?

[>FV] : oui (je veux dire, la zone que j'ai fouillée). C'est à cet emplacement que j'ai trouvé un certain nombre de sépultures.

[>FB] : l'interprétation de Jean Perrot était que les Natoufiens devenaient à nouveau nomades et qu'ils revenaient de temps en temps à Mallaha.

[>FV] : oui, cela revenait à dire cela. C'est ce que j'ai écrit dans l'article datant de 1980. Il n'y avait pas de structures.

[>NS] : c'était d'ailleurs l'idée soutenue jusqu'en 1996, c'est-à-dire jusqu'à la reprise des fouilles.

[>FB] : le fait que tu y trouves une industrie différente vis-à-vis de ce qui se trouvait en dessous n'intéressait plus Jean Perrot ?

[>FV] : ça ne l'intéressait plus à ce moment-là. C'est un point sur lequel il ne souhaitait plus réfléchir. La présence de plusieurs phases du Natoufien à Mallaha le gênait : il avait affirmé le contraire. Il devait en tenir compte, mais à contre-cœur. Seules les sépultures l'intéressaient. Et ce qui l'intéressait dans ces sépultures ne concernait pas le cailloutis.

[>FB] : quand tu reviens en 1996, est-ce que tu envisageais de trouver des structures ?

[>FV] : non, je ne pensais pas du tout trouver des structures à ce niveau-là, car dans ce que j'avais fouillé avant, il n'y en avait pas. Au départ, nous étions partis avec l'idée que le cailloutis était un handicap : beaucoup de matériel ne pouvait être ignoré et les sols n'étaient pas structurés.

[>BV] : et tu étais également parti avec l'idée que l'on allait fouiller le Natoufien récent.

[>FV] : oui, il fallait aller vite dans le cailloutis. Je savais qu'il y avait beaucoup de matériel, mais pour moi, théoriquement, il n'y avait pas de structures. Je pensais que ces cailloutis les avaient complètement bouleversés. Trouver des arcs de pierre a donc été une surprise. Ce n'est pas un hasard si l'on a évacué un certain nombre de pierres au départ, avant de se rendre compte qu'elles faisaient partie de la construction qui se situait un peu en dessous. Nous avons donc effectivement retiré une ou deux pierres de mur de façon prématurée. À l'époque, Jean Perrot avait envoyé ses émissaires pour s'assurer que nous n'inventions pas l'existence de ces fameuses structures.

[>NS] : a posteriori, il est vrai que lorsque l'on regarde dans les archives, il y a un certain nombre de structures dans le cailloutis qui correspondent à l'époque des fouilles de Jean Perrot.

[>FV] : il faut préciser que le cailloutis n'est pas sur toute la surface.

[>NS] : Jean Perrot dessinait bien ses croquis ; le cailloutis est bien dessiné autour. Je pense qu'il serait possible de bien compléter le plan du Natoufien final grâce à ses archives.

[>BV] : des grandes structures d'abri ?

[>NS] : oui, il y aurait des abris similaires à ceux qui se trouvent dans la partie fouillée avec François.

[>BV] : plus grands ?

[>FB] : identiques.

[>FV] : c'est possible au-dessus de l'abri 1. À cet endroit, il n'y a pas de cailloutis. Il donne une limite.

[>NS] : cette limite est-elle fiable ?

[>FV] : ça ! Je ne peux pas le dire car je ne l'ai pas vue.

[>FB] : il se passe quelque chose dans cet abri 1. La première structure est chaulée, puis dallée.

[>FV] : oui, c'est compliqué.

[>FB] : il y aurait des choses à reprendre.

[>BV] : il se passe des choses, c'est-à-dire ?

[>FB] : il semble que ce soit une structure très spéciale dès le début de la stratigraphie.

[>FV] : c'est la première structure fouillée en 1955 et en partie coupée.

[>Question ?] : François, lorsque vous avez travaillé dans le Néguev en 1978-1979, j'ai noté que vous aviez collaboré avec Ofer Bar-Yosef. Qu'est-ce que vous aviez alors appris l'un de l'autre pendant cette période ?

[>FV] : en vérité, ces prospections se sont faites avec Itzik Gilead, un professeur à Beer-Sheva sous le patronage lointain de Ofer Bar-Yosef. L'idée de départ venait de ce dernier. L'autorisation de fouille était à nos trois noms, mais sur le terrain, Ofer Bar-Yosef n'était pas là du tout.

[>Question ?] : à cette époque, vous n'aviez donc pas de relations de travail particulières avec lui ?

[>FV] : les relations de travail se sont nouées ailleurs. Lorsque je suis revenu à Jérusalem (dès le mois d'octobre 1972 après la saison de fouilles), j'ai rencontré Ofer Bar-Yosef à l'université de Jérusalem. À partir de ce moment-là, j'ai compris qu'il n'était pas question de travailler en Israël sans son accord. Il m'avait très gentiment accueilli. Je venais plus précisément pour le silex de Mallaha. Il m'avait dit ouvertement que le Natoufien ne l'intéressait pas vraiment. Ce n'était pas vrai évidemment ! C'était une façon de dire : « allez-y ! » C'était une forme d'encouragement. Ma rencontre s'est donc très bien passée avec lui. Quand j'avais des problèmes avec mes silex, j'allais le voir de temps en temps avec ma collection de cailloux et nous en discussions. Une relation de confiance s'est établie assez vite et elle a duré jusqu'au bout.

[>FB] : comment s'était-il formé ?

[>FV] : Ofer était l'élève de Moshe Stekelis et avait été formé à Bordeaux pour travailler sur sa thèse. J'ai toujours considéré que pour pouvoir travailler en Israël, il fallait que je me fasse accepter par les Israéliens. C'était donc pour moi essentiel de collaborer avec Ofer Bar-Yosef.

[>BV] : y avait-il déjà des équipes américaines et anglo-saxonnes ?

[>FV] : oui, bien sûr, Anthony Marks.

[>FB] : et quel apport des Français avant 1948 dans l'archéologie israélienne ?

[>FV] : je crois que cette attraction pour l'archéologie israélienne est liée à l'intérêt des savants pour la Bible. À l'époque de Napoléon III, les Français s'étaient déjà intéressés à la Préhistoire au Liban et en Israël ! Il faut aussi citer les gens de l'université Saint-Joseph à Beyrouth. En Israël en particulier, je pense à un père Assomptionniste, le Père Germer-Durand, qui a créé le premier musée de Préhistoire à Jérusalem à la fin du XIX^e siècle. Son nom m'échappe pour l'instant. Il était français. Cela correspond aujourd'hui à Notre-Dame de France.

Ensuite, il y a eu un jésuite important, le Père Alexis Mallon qui venait de Beyrouth. Il était égyptologue et a écrit une grammaire de l'égyptien ancien. En arrivant en Israël, il a commencé à s'intéresser à la Préhistoire. Quand Neuville est arrivé à Jérusalem, c'est lui qui l'a pris en charge. Neuville s'intéressait aussi à l'égyptologie d'abord.

Géographiquement, ils étaient voisins : le consulat de France et l'Institut Pontifical se touchent. C'est de cette façon-là que Neuville s'était intéressé au Chalcolithique dans un premier temps et à la Préhistoire dans un second, dans le désert de Judée et plus tard à Qafzeh. À l'époque, Mallon avait reçu Dorothy Garrod et lui avait indiqué la grotte de Shuqba qu'elle a fouillée par la suite. Neuville a par ailleurs été le patron de Moshe Stekelis. Ils ont fouillé ensemble à Qafzeh.

Enfin, Neuville a formé Jean Perrot qui était venu en tant qu'étudiant à l'École biblique. Il faut citer un autre personnage important dans le nom m'échappe à nouveau (le Père Buzy). Il était à Bethléem. Ce père de Betharam est le premier à avoir mis en évidence du Néolithique dans le désert de Judée. C'était quelqu'un d'important dans sa congrégation.

[>BV] : hormis Dorothy Garrod, y avait-il d'autres Anglais importants ?

[>FV] : Garstand et Turville-Petre.

[>FB] : est-ce un anachronisme de demander si Dorothy Garrod s'était rendue à Mallaha ?

[>FV] : je ne pense pas, non, même si elle a connu ce site par les publications de Jean Perrot. Je ne suis pas sûr qu'elle s'y soit rendue.

[>Question ?] : Dans les années 30, les terrasses d'El Ouad ont été fouillées par Dorothy Garrod. Vous y êtes passé également même si une longue période sépare votre passage de celui de Dorothy Garrod. Y a-t-elle laissé un héritage sur place concernant ces terrasses ?

[>FV] : oui, très important. Dorothy Garrod était une des fondatrices de la Préhistoire en Israël. La stratigraphie de la Préhistoire au Proche-Orient est largement fondée sur ses travaux. Bien sûr, ils ont été arrangés et complétés par Neuville. Avec Alfred Rust en Syrie, ils ont mis en ordre la succession de la Préhistoire dans la région. Les grottes d'El Ouad et de Tabun en sont des sites clés.

[>Question ?] : Quand vous êtes arrivé sur place, cet héritage était donc clair pour vous.

[>FV] : cet héritage était connu et reconnu par tous. C'était indiscutable.

[>Question ?] : Pour Hayonim, j'aurais la même question par rapport à Ofer Bar-Yosef. Il avait fouillé la grotte dans les années 1960 c'est-à-dire dans un contexte très particulier. Qu'y avait-il laissé comme héritage précisément ? J'imagine que ces fouilles ne présentaient pas les mêmes difficultés qu'en terrasses.

[>FV] : la grotte et la terrasse constituaient un seul et même site à Hayonim. Ofer avait essentiellement travaillé dans la grotte et avait fait un sondage sur la terrasse. Comme il s'occupait de nombreux chantiers, il n'avait pas vraiment le temps ni l'envie de mener lui-même une fouille sur la terrasse, d'autant qu'il se tournait plus vers le Paléolithique moyen. Il s'agissait alors du grand problème que la Préhistoire mondiale traitait à cette époque. Durant les petites fouilles que l'on a faites ensemble à l'El Ouad, nous avons vraiment travaillé tous les deux durant deux quinzaines. Il avait d'abord demandé à Donald Henry, un Américain, s'il voulait reprendre la terrasse d'Hayonim, où du Natoufien avait été reconnu. Henry a dû faire une ou deux campagnes sur la terrasse, mais ça s'est très mal passé avec les étudiants d'Ofer. Les niveaux étaient en pente et Henry fouillait par tranche horizontale. Cela avait provoqué quelque tirage ! Ofer m'a donc demandé de reprendre la fouille. Henry y avait mis en évidence du Natoufien et plus particulièrement une séquence natoufienne. C'était d'autant plus important pour moi de reprendre cette fouille que ma thèse était une recherche sur l'ensemble de l'évolution du Natoufien. Et ce site était l'un des rares qui montrait une séquence stratifiée. C'est de cette façon qu'Ofer m'a demandé si je voulais bien reprendre la fouille. Je ne demandais pas mieux ! Par ailleurs, je ne pouvais pas fouiller à Mallaha parce que Jean Perrot mettait son veto. Cette opportunité était donc une porte de sortie arrivée à point nommé.

[>FB] : as-tu fouillé dans la grotte en tant que bénévole ?

[>FV] : non, du tout. En 1973, une année où nous n'avions pas beaucoup travaillé à Mallaha, j'avais fouillé à En Guev et à Ubeidiya avec Ofer. J'ai également fouillé à Qafzeh avec Bernard Vandermeersch. Ofer Bar-Yosef n'y était pas encore. Tout ça s'est déroulé la même année.

[>BV] : concernant Bernard Vandermeersch ainsi que les gens qui ont travaillé avec lui, quelles étaient tes relations avec lui ?

[>FV] : je n'ai jamais eu de mauvais rapports avec Bernard Vandermeersch. Je suis allé fouiller avec lui durant un mois, en 1973.

[>BV] : Ofer Bar-Yosef l'avait-il fait venir via son séjour à Bordeaux ?

[>FV] : a priori, Bernard Vandermeersch et Ofer Bar-Yosef ne se sont pas rencontrés à ce moment-là. Bernard Vandermeersch était alors à Paris et non pas à Bordeaux. Jean Perrot souhaitait que quelqu'un reprenne Qafzeh il avait demandé à Bernard Vandermeersch. J'ai toujours eu de bons rapports avec ce dernier.

[>BV] : concernant Naama Goren-Inbar, pourrais-tu nous en parler ?

[>FV] : quand je l'ai rencontrée en 1972, elle était déjà étudiante d'Ofer Bar-Yosef. Nous avons tout de suite eu de très bonnes relations.

[>BV] : quand avait-elle commencé avec le site de Gesher Benot Ya'aqov ?

[>FV] : beaucoup plus tard, de 1989 à 1997. À l'époque, elle travaillait avec Ofer Bar-Yosef à Hayonim. Ils ont également travaillé ensemble dans le Sinaï. Naama faisait sa thèse sur le site Paléolithique ancien d'Ubeidia. Ils se sont brouillés pour diverses raisons puis Naama a entrepris ses propres fouilles à Gesher Benot Ya'aqov en 1989.

[>Question ?] : Nicolas, tu arrives sur le site l'année de réouverture de Mallaha en 1996, soit une année avant Fanny. Comment se passent les relations entre les fouilleurs étudiants et François qui supervisait la fouille ?

[>NS] : ceux qui étaient plus aguerris que les autres étaient responsables de secteur, c'est-à-dire de structure. Il y avait des réunions le lundi matin. Nous faisons le point sur le chantier, un peu comme André Leroi-Gourhan le faisait. Nous étions invités en tant que responsable de secteur à présenter notre structure et son évolution au cours de la fouille durant la semaine qui venait de s'écouler. Je n'avais pas ce rôle la première année. Il fallait que cela se mette en place. Le lundi soir, nous avions une réunion entre responsables de secteur dans le jardin de notre maison du kibboutz en buvant de grandes bières. Nous faisons le point sur le déroulement de la semaine à venir.

[>FB] : dirais-tu que les fouilleurs lambda (nous au début), étaient impressionnés par François ? Est-ce qu'il y avait une distance ou pas ?

[>NS] : nous n'étions pas forcément très à l'aise, c'est certain !

[>FB] : je pense que les étudiants étaient impressionnés par François. Ma remarque vaut pour tout chef de chantier à mon avis. François a toujours eu beaucoup d'humour et je pense qu'il arrivait à rapprocher les gens sur le terrain. Il faut dire qu'il y avait également Hamoudi Khalaily à tes côtés et qu'il mettait une très bonne ambiance.

[>FV] : son rôle était très important.

[>FB] : il me semble que tout le monde te tutoyait François ?

[>NS] : pas la première année.

[>FB] : je dirais qu'il y avait une bonne proximité avec les bénévoles.

[>NS] : et tu nous as confié des responsabilités assez rapidement.

[>FB] : François faisait confiance.

[>FV] : je n'avais pas le choix ! Hamoudi Khalaily jouait un rôle très important. Très vite, je me suis senti

fatigué. Je me concentrais davantage sur les problématiques de la fouille à proprement parler et lui s'occupait beaucoup plus des relations entre les gens et ce qui concernait le fonctionnement du chantier. Il prenait cela en charge beaucoup plus que moi.

[>BV] : peux-tu dire un mot sur Hamoudi Khalaily, sur votre rencontre ?

[>FV] : notre rencontre date du Néguev, en 1978. Elle époque, il était étudiant d'Itsik Gilead, à Beer-Sheva. C'est comme cela qu'il est venu participer à mes prospections durant quelques jours. Nous avons alors fait connaissance. J'ai appris à cette époque qu'il est originaire d'un village proche d'Hayonim. Quand j'ai commencé à y fouiller, Jean Perrot lui avait demandé si cela l'intéresserait de venir m'aider. C'est d'ailleurs l'un des bons cadeaux de Jean Perrot, il faut le reconnaître ! Depuis ce jour, on ne s'est jamais quitté. Il a toujours été très aidant, très coopératif, très utile.

[>BV] : à partir de quand a-t-il eu des responsabilités au niveau des Antiquités ?

[>FV] : bien plus tard. À l'époque, il devait enseigner la géographie à Saknin. Lorsque les fouilles d'Hayonim se sont terminées, il a eu toutes sortes de problèmes personnels. Il a perdu son emploi, etc. Ça a été une période assez difficile, mais j'ai eu la chance de pouvoir l'aider un peu. On est toujours restés en contact depuis.

[>BV] : as-tu joué un rôle dans son recrutement ?

[>FV] : oui et non. Quand je suis parti d'Israël, Hamoudi se retrouvait sans rien. Il n'y avait alors pratiquement plus de préhistoriens au CRFJ à Jérusalem et lui se retrouvait le bec dans l'eau. Nous avons cherché le plus possible de l'aide auprès d'Ofer Bar-Yosef, ce qu'il a accordé. Je pense que c'est essentiellement lui qui l'a fait rentrer aux Antiquités. Et après cela, il s'est très bien entendu avec Ofer Marder.

[>BV] : Hamoudi Khalaily est arabe israélien ce qui explique en partie une carrière peu simple.

[>Question ?] : une comparaison me vient. Serait-il possible de parler de Mallaha comme une école de fouilles, au même titre que Pincevent. François, je pense à votre rôle en partie hérité de ce qui vous a été enseigné d'André Leroi-Gourhan. Je retrouve des similitudes dans l'organisation du chantier, l'accent sur l'observation, etc. Et Hamoudi Khalaily semble avoir joué un rôle assez proche de celui que Michel Brézillon endossait à Pincevent.

[>FV] : d'une certaine façon, toute chose étant relative à une autre, oui.

[>NS] : je trouve que ce site a joué le rôle de chantier-école.

[>FV] : oui, car j'ai toujours voulu travailler avec des étudiants et jamais avec des ouvriers contrairement à ce qui se faisait sur beaucoup d'autres fouilles. Il s'est trouvé qu'il s'agissait pour beaucoup d'étudiants européens, des Anglais, des Français, etc. Nous avons donc endossé ce rôle de chantier-école, oui, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais nous n'étions pas non plus payés pour cela !

[>FB] : beaucoup de sujets de thèse sont issus des fouilles.

[>Question ?] : jusqu'à aujourd'hui.

[>FB] : oui, avec la thèse de Laurent soutenue il y a peu. Je pense que ce n'est pas fini. Il y a du matériel pour plusieurs générations de doctorants.

[>NS] : c'est vrai que des dizaines d'étudiants se sont succédé à Mallaha.

[>FV] : et quelques-uns sont devenus des chercheurs.

[>NS] : ça eu un rôle important d'un point de vue pédagogique.

[>Question ?] : Boris, tu arrives à Mallaha en 1997 et tu y travailles jusqu'en 2000. La chronologie du Natoufien de François est celle que tu as utilisée sur les industries lithiques de Mallaha. Lors de notre entretien, tu

disais en percevoir les apports et les limites. Est-ce que tu pourrais en dire davantage concernant la formation et la chronologie ?

[>BV] : concernant la chronologie, je tiens à bien préciser que je l'ai utilisée sans hésitation. Je ne pouvais pas prétendre en voir les limites : ce n'était pas mon objectif. Mon regard était centré sur un seul site. Il a donc dû y avoir un petit malentendu quand j'ai formulé cette idée. Mon objectif était de montrer ce qu'un regard technologique pouvait apporter à Mallaha au niveau de l'industrie lithique. Je tentais de rester au courant des débats qui existaient à l'époque, notamment sur le Natoufien final. Je n'en faisais pas abstraction. En revanche, vu le temps que je pouvais consacrer à ses recherches, il n'était pas du tout question de réviser le cadre général, d'autant plus qu'il ne s'agissait que d'un site. François avait déjà fait appel à Hugues Plisson concernant la fonction de certains objets à Hayonim. J'avais fait appel à nouveau à lui pour un diagnostic sur le Natoufien final. Je ne me souviens plus s'il y avait un cahier des charges en particulier, mais je ne crois pas. Ça me plaisait bien. J'ai d'abord travaillé sur le débitage. Ce n'était pas très facile de le comprendre. On a ensuite travaillé ensemble sur les microlithes. J'avais donc carte blanche et conscience assez vite qu'il y avait beaucoup de choses à dire.

Je tiens à ouvrir une parenthèse. L'une des choses qui m'a toujours beaucoup plus en travaillant avec François est un certain tact. Celui-ci relève peut-être d'un héritage d'André Leroi-Gourhan. À propos d'André Leroi-Gourhan et de son magistère, Jean-Pierre Digard parlait d'un tact équestre, c'est-à-dire la capacité à élever un cheval en lui indiquant où aller, mais sans qu'il s'en rende compte. Il y a donc peut-être chez François un héritage de ce tact équestre. C'est quelque chose qui se retrouve chez les grands enseignants comme Yvette Taborin. On t'apprend des choses, mais tu as l'impression de te découvrir toi-même.

Il n'y avait donc pas tellement eu de regards technologiques sur ces industries jusque-là, notamment du côté des Israéliens. Je ne sais pas si des choses ont été faites depuis, mais à l'époque, on ne peut pas dire que c'était dans ce domaine que les Israéliens excellaient. Depuis les travaux de François, il n'y avait pas eu d'avancée majeure. Il y avait des hypothèses, mais non validées. La question qui se posait était : « à quoi servait le débitage ? »

[>FV] : moi-même n'étant pas technologue, l'idée était de faire venir quelqu'un qui avait cette approche et qui la maîtrisait.

[>BV] : Au vu de la densité du matériel et des autres sites, j'ai rapidement eu le sentiment que cela dépassait l'échelle d'un travail individuel. L'objectif a rapidement été de cerner les choses et savoir s'il y avait matière à sujet. Avec François, nous étions assez malthusiens et l'objectif n'était pas de faire travailler quarante personnes. Nous placions une personne ici, une autre là, issues le plus souvent d'universités différentes, et ce, afin de les aider. François savait très bien le faire. La question qui se posait donc pour moi était de savoir si une personne pouvait prendre le relais. Je ne l'ai jamais fait, car c'était trop compliqué. Nous aurions pu mettre en place un sujet de thèse en technologie lithique, mais c'était compliqué.

[>FV] : les débouchés n'étaient pas évidents.

[>BV] : François dirigeait déjà une thèse sur les matières premières, mais ce n'était pas très payant et très compliqué. Lorsque Fanny m'a sollicité pour Beisamoun, le cahier des charges était le même, mais tu as pu trouver beaucoup plus facilement des gens qui étaient formés. Sur Mallaha, c'était donc plus compliqué.

[>Question ?] : c'est une école de fouille qui avait la particularité d'être consciente des débouchés professionnels ?

[>BV] : oui. Dans ma carrière j'ai toujours veillé à ne pas former que des chômeurs. C'est une préoccupation constante. Quand François dit payant, il faut bien insister sur une démarche stratégique. Pour Fanny par exemple, c'était facile de comprendre qu'il restait tout à faire et qu'une personne aussi excellente sur le funéraire pourrait y parvenir.

[>FV] : le problème a toujours concerné les débouchés. On ne peut pas engager des gens dans des culs-de-sac.

[>BV] : sur le silex, il y avait donc matière à faire une thèse, mais pas de manière très payante. Il y aurait peut-être eu matière à lancer des Masters, mais ils auraient été trop compliqués pour que les étudiants ne s'y cassent pas les dents.

[>Question ?] : Fanny, tu avais déjà été formée au funéraire grâce à des expériences de fouilles précédentes.

[>FB] : oui, j'avais déjà fait une Maîtrise sur une sépulture collective normande. Je savais déjà que je voulais faire du funéraire et le site de Mallaha s'y prêtait très bien. Il y avait non seulement les squelettes que l'on allait fouiller et tous ceux de Jean Perrot qui étaient déjà disponibles. Je savais qu'il y avait d'autres sites natoufiens qui se prêteraient à une analyse à la fois comparative et plus poussée. L'archéologie funéraire avait plutôt été faite par des archéologues. Mon regard d'anthropologue était forcément un peu différent. Il y avait des chances qu'il apporte de la nouveauté.

[>Question ?] : lorsque tu es arrivée sur le site Fanny, portais-tu dès le départ cette casquette de spécialiste ?

[>FB] : oui. Je n'avais pas beaucoup d'expérience en tant que responsable. Il s'agissait de ma première expérience en tant que responsable anthropologue. J'avais un peu peur, sous le regard bienveillant, mais sévère de François. Cela s'est bien passé, car François me permettait de prendre le temps de faire les choses. Ça compte énormément. J'ai appris à dessiner sur place. Je faisais tous mes relevés à l'échelle 1/2. Je suis fière de ce que j'ai fait. Ce sont des beaux relevés. Ils sont très utiles. Nous avions le temps de réfléchir aux sépultures. Nous avions donc le temps de prendre le temps et ce rythme aidait à l'interprétation.

[>FV] : c'est aussi l'une des choses que l'on a apprises d'André Leroi-Gourhan : prendre le temps. C'est essentiel.

[>Question ?] : à l'époque, est-ce que vous le faisiez consciemment, c'est-à-dire en instaurant un rythme de travail en particulier ? Je pense à Jean Perrot, car il semblerait que le rythme de travail était différent à son époque. Vous disiez qu'il fallait aller vite avec lui.

[>FV] : pour moi, c'était clair.

[>Question ?] : c'était donc conscient ?

[>FV] : absolument. Nous nous sommes d'ailleurs toujours fait brocarder à cause du temps de la part de Jean Perrot parce que nous traînions, parce que nous n'avancions pas, parce que nous étions des rigolos ! Plus tard, on nous disait pourtant que nous fouillions comme il aurait fallu fouiller, mais tout le monde faisait pourtant tout autrement.

[>Question ?] : Concernant le dépassement du temps de la description, je me questionne sur le domaine de la domestication dans le cadre de la relation homme/animal. Sur la terrasse d'Hayonim, vous avez trouvé des individus qui étaient spécifiquement orientés et en nombre suffisant pour pouvoir démontrer une certaine spécificité dans cette relation. Je reviens sur ce point car vous êtes tous formés au temps long de la description. Quel temps consacriez-vous par ailleurs à ces hypothèses autres qui dépassent le long temps de la description ?

[>FV] : ce n'est jamais terminé. Durant la fouille, il y a des choses que l'on peut observer. Il s'agit là des règles de base. En revanche, sur une fouille comme Mallaha, on met plein de choses en conserve. On est incapable d'exploiter immédiatement une grande partie du matériel. Il y a même du matériel que l'on ne voit pas immédiatement. Il faut donc également tenir compte du tri. Quand on parle de temps sur ce site, ce n'est pas seulement le temps de la fouille et celui que l'on prend pour observer, dégager et photographier. C'est aussi celui qui implique de tout mettre en réserve et ce qui restera à traiter ensuite. Aujourd'hui, nous sommes finalement toujours

dans l'observation et la recherche de ce que l'on a déjà exhumé à Mallaha, que ce soit en matière de faune, de microfaune, etc.

[>BV] : je voudrais ajouter quelque chose qui me semble assez important concernant la lenteur, notamment concernant ce que nous avons dit dans nos entretiens respectifs. À l'époque, nous ne cessions d'entendre que la fouille était trop longue. L'inquiétude portait également sur le fait que la lenteur nous fasse perdre de l'information, nous empêche en quelque sorte d'avoir une vision suffisamment large.

Ce problème s'est posé à Beisamoun. C'était alors une question d'angle d'observation. J'aimerais bien par ailleurs que vous en disiez plus sur l'importance d'un changement de cap sur ce site.

En attendant, je voulais donc revenir sur ce que disait Fanny dans son interview. Il était question de l'un des abris et de l'inhumation d'une femme qui lui a permis, avec François, de reconstituer une échelle temporelle de l'ordre de la semaine, c'est-à-dire une échelle temporelle quasiment jamais atteinte en Préhistoire. D'un côté, nous atteignons couramment des échelles plus courtes, celle des minutes ou des heures, avec les gestes quotidiens. D'autre part, il est question très souvent des siècles et des millénaires. Dans l'exemple de Fanny se trouve un temps moyen qui est selon moi le temps des historiens. Il a fallu le génie de Fanny et de François pour obtenir une lecture aussi fine, mais cela n'a été rendu possible que par une fouille lente.

Moi-même, j'ai été influencé par les commentaires que l'on recevait l'époque. Il fallait que nous accélérions. Il ne s'agissait même pas d'optimisation ou de coûts, mais de la compréhension du site. C'est comme si nous étions un peu atteints du syndrome de Pincevent que nous en faisons un peu trop, pour des résultats entre guillemets triviaux. Et c'est vrai qu'un certain nombre de résultats pourrait être qualifié de la sorte. Nous pouvons dire qu'ils faisaient du feu dans des foyers, que les éléments chauffés sont concentrés, etc. Pendant longtemps je me suis donc posé cette question : est-ce que tout cela vaut le coup ? Tout ça pour ça ? Compte tenu du niveau de détails que Fanny a réussi à atteindre, également François, je me dis que oui : ça valait largement le coût. Est-ce qu'il est possible de voir des choses pareilles en accélérant ? Je n'ai pas la réponse.

A ce propos, il ne faudrait pas tomber dans l'écueil de l'auto-critique, car j'ai retrouvé quelque chose de cet ordre dans nos trois interviews. Nous avons dit que le progrès pour Mallaha serait de trouver des moyens pour accélérer. Je l'ai dit ! Je considère pourtant un peu comme un échec personnel le fait de ne pas avoir pu assumer la suite du chantier. Or, c'était hors du temps dont je disposais à l'époque. En tous les cas, en relisant la reconstitution à laquelle Fanny parvient, je ne suis pas sûr que le progrès pour ce chantier soit d'accélérer. Il ne faudrait pas que notre génération et celle d'après soient victimes de la rumeur. Et c'est aussi la raison pour laquelle j'aimerais vous entendre concernant ce qui s'est passé à Beisamoun. En quoi le changement de méthode a représenté un gain sur ce chantier ?

[>NS] : nous y avons étudié des structures dont les formats étaient bien différents de ceux retrouvés à Mallaha. Pour comprendre quelque chose, il fallait ouvrir plus. Je pense que ce n'est pas à la même échelle que cela se situe. À Mallaha, sur 120 m², il y a cinq ou six structures. À Beisamoun, la même surface correspond à une seule structure.

[>FB] : c'est une question de densité de matériel.

[>NS] : si on ouvrait seulement 30 m² à Beisamoun par exemple, on ne comprendrait rien ! Tu regarderais ça par le trou de la serrure.

[>FB] : concernant la vitesse, il faudrait évidemment aller lentement. Or, aujourd'hui, nous n'avons plus le choix. Nous n'avons pas l'argent pour prendre le temps. Il faut aller vite. C'est le manque de compréhension des financeurs qui pêche, car ils ne comprennent pas.

[>BV] : ne pourrions-nous pas refaire Mallaha au rythme où nous le faisons ?

[>NS] : c'est fini ça.

[>FB] : à Beisamoun, fouiller coûtait très cher. Nous avons malgré tout essayé de travailler lentement, mais nous adoptions des rythmes de folie que nous n'avions pas à Mallaha. Nous travaillions de six heures du matin jusqu'à 18 heures le soir, puis en post-fouille jusqu'à minuit. J'ai lessivé les fouilleurs. Je suis tombée sur des équipes formidables ! Je voudrais rendre hommage à Laurent qui a vraiment boosté l'équipe pour maintenir ce rythme au fil des saisons et des années. Ça coûtait très cher. Je voulais faire du travail de qualité.

[>BV] : est-ce qu'il s'agit d'une pression réelle venue des instances ou est-ce que c'est une pression que l'on adopte soi-même ?

[>FV] : je pense qu'il y a les deux, une sorte de grand écart. Pour l'archéologie préventive que Nicolas connaît bien, de grands espaces sont ouverts et permettent de se faire une idée de ce qu'il y a vraiment. Le temps est limité. Cette dimension s'est beaucoup développée depuis une cinquantaine d'années et ça a complètement changé la vision des choses.

[>BV] : je ne la ressens pas à Etiolles par exemple cette pression.

[>FV] : c'est un cas particulier et c'est une fouille programmée. J'ai comme l'impression que la tendance est à l'ouverture de chantiers très larges, très vastes et qui vont vite.

[>FB] : il faut que ce soit médiatisable. J'ai vu mes financements du ministère des affaires étrangères baisser dès la troisième année de la deuxième quadriennale. Il manquait donc une quatrième année. Ils m'ont dit que les financements avaient baissé, car je n'avais toujours pas fait de monographie. Je leur ai expliqué que je n'avais pas terminé ma fouille. Ils disaient également déjà bien savoir ce qu'était le Néolithique, insistant sur le fait qu'il n'était plus nécessaire de fouiller, mais plutôt de valoriser par des prospections géophysiques.

[>NS] : certaines politiques types sont insufflées pour tenir ce genre de discours.

[>FB] : à Beisamoun, il n'y a pas de beaux objets ; c'est une période de transition difficile où il n'y a pas beaucoup de sites. L'intérêt est ailleurs.

Durant l'entretien, j'étais venue avec toutes les lettres que le ministère m'avait envoyées auparavant. L'année passée, il m'avait été signifié que ma fouille était exemplaire et qu'elle devait servir de modèle. Il m'avait alors été demandé d'écrire un petit texte qui irait directement sur le site du ministère, car celui-ci estimait que ces fouilles de collaboration franco-israélienne étaient vraiment à mettre en valeur. Il n'y a toutefois pas eu de suivi et aucune politique à long terme.

[>FV] : ce sont vraiment des questions politiques. Ce constat pour Beisamoun est identique à ce que j'ai entendu à l'époque pour Mallaha.

[>BV] : et toi, tu avais même été rapporté par quelqu'un qui n'avait pas lu le rapport !

[>NS] : il n'y a pas de politique à long terme et tout change selon les rapporteurs.

[>BV] : ce n'est pas le cas en France, car il y a une sorte de mémoire avec le Service Régional d'Archéologie qui l'incarne en quelque sorte, même si les porteurs changent.

[>FB] : concernant la vitesse de fouille de Mallaha et mon exemple en particulier, nous avons eu beaucoup de chance. C'est le fait qu'ils aient rouvert la tombe et déplacé certaines choses qui donnent cette temporalité. C'est également grâce à la fouille très fine qui a été effectuée par Nicolas (sous la direction de François) sur les différents sols de cette maison. Si nous étions allés plus vite, nous aurions certainement vu certaines choses, mais il serait resté un doute.

Prenons l'exemple du coffre de la sépulture 156 qui est posé sur l'un des foyers de la structure. En fouillant

vite, on se serait dit : « nous n'avons pas vu la fosse, mais il devait y en avoir une ». Je pense donc que c'est aussi une question de certitude vis-à-vis de ce que l'on observe et que l'on estime important ou pas. Si l'on travaille vite, les certitudes diminuent tandis qu'elles sont très importantes pour l'interprétation.

[>NS] : nous n'avons pas de regrets du tout.

[>BV] : est-ce que tu as le sentiment que nous aurions pu aller plus vite sur certains secteurs ? Pas celui-ci, mais d'autres ?

[>FV] : je ne pense pas. Je dirais même le contraire ! Je m'explique. Dans les structures, je pense que nous avons fait ce que nous pouvions, et correctement. En revanche, je pense qu'à certains moments, nous avons été trop vite dans le cailloutis et que nous aurions peut-être pu observer davantage. C'était aussi un choix car, d'une certaine façon, le rapport qualité-prix ne justifiait pas forcément cette lenteur. A posteriori, si je me replonge dans les questions du terrain, je peux me dire que j'ai raté des choses. C'est possible. C'est même sûr ! C'est un choix que j'assume et je considère que nous avons fait ce que nous pouvions.

[>BV] : je me rappelle d'un rendez-vous manqué avec Pascal Bertrand. Pourquoi avais-tu eu du mal à trouver un géologue ?

[>FV] : je n'ai jamais réussi à trouver un géologue convenable. Ça a toujours été un échec.

[>BV] : Te méfiais-tu trop des géologues ?

[>FV] : c'est un problème historique. En France, on considérait que la géologie du quaternaire ne comptait pas. Ça ne fonctionnait donc pas et les géologues quaternaristes n'étaient pas recrutés. Les analyses de micromorphologie se sont néanmoins développées contrairement à la géologie classique quaternariste. Après cela, trouver un géologue pour ses propres chantiers était particulièrement difficile.

[>BV] : il n'y avait personne en Israël pour assurer cette fonction ?

[>FV] : il y avait Paul Goldberg, mais il était parti aux États-Unis. Nous avons essayé. La géologue Marie-Agnès Courty avait fait des prélèvements à Mallaha. Je ne suis pas sûr qu'elle ait finalement publié quoi que ce soit à ce sujet.

[>BV] : Où cela ? Dans le cailloutis ?

[>FV] : au-dessous. En plus, pour faire des prélèvements, c'était très difficile. Nous tombions toujours sur des cailloux.

[>NS] : il aurait fallu faire venir quelqu'un sur le terrain pour qu'il regarde l'ensemble.

[>BV] : oui, il fallait faire de la géomorphologie. Ça se fera sûrement.

[>FV] : il y avait aussi un problème d'argent pour embaucher un géologue.

[>FB] : en Israël, il y en a plein des cailloutis de ce type. Aujourd'hui, les archéologues israéliens concluent systématiquement à un cailloutis artificiel.

[>FV] : le fait que ce soit toujours en partie artificiel n'est pas impossible.

[>BV] : est-ce que c'est toujours la même personne qui fait des analyses ?

[>NS] : c'est vrai que ça paraît davantage probable que ce soit anthropique, même si je n'ai pas d'arguments scientifiques.

[>BV] : c'est évident qu'il y a de l'anthropisation, mais je ne vois pas les gens rapporter tous les cailloutis.

[>NS] : ça paraît absurde, c'est vrai ! il fallait passer le temps !

[>BV] : ce sont des analyses faites par plusieurs personnes ?

[>FB] : oui, des micromorphologues et géomorphologues spécialistes de l'Holocène en Israël.

[>BV] : les pentes sont pourtant très instables là-bas, non ?

[>FV] : Picard, le géologue des années 1950, pensait que c'était un flash flood, c'est-à-dire un mouvement naturel (un glissement de terrain). C'était l'hypothèse à laquelle Jean Perrot était resté, considérant qu'il n'y avait pas grand-chose dans le cailloutis du point de vue archéologique. Ce n'est pourtant pas tout à fait ça ! Du point de vue du terrain, c'est vrai que l'on ne voit pas très bien d'où cela proviendrait, d'où cela aurait coulé. Naama Goren-Inbar collaborait avec un certain Belitziki qui était prêt à travailler sur Mallaha le cas échéant. Il exerçait toutefois en free-lance et il fallait le payer. Où aurais-je trouvé l'argent ? C'était exclu.

[>Question ?] : j'ai l'impression que la question du rythme du travail est surtout indexée à celle du rapport financier qui se tisse autour des autorisations de fouilles.

[>FB] : bien sûr.

[>FV] : il y a ça aussi, c'est sûr. Je souhaitais par exemple qu'Agnès Elmaleh travaille avec nous, une géologue. Il était question d'une thèse à l'époque, car il y avait de beaux sujets. Elle a finalement fait autre chose.

[>BV] : combien recevais-tu des affaires étrangères ?

[>FV] : je crois que la somme la plus importante que l'on ait eue était autour de 150 000 fr., mais c'était plutôt moins. C'était donc l'équivalent de 20 000 € environ pour la première année, au plus fort que nous ayons obtenu.

[>BV] : des fondations t'ont-elles aidé ?

[>FV] : oui, j'ai obtenu deux ou trois fois 10 000 \$ des Américains.

[>BV] : tu arrivais donc à monter ton budget autour de 30 000 € environ ?

[>FV] : maximum, plutôt 20 000. Avec les fonds que nous avons, nous n'arrivions pas à financer la location des voitures ou payer éventuellement le voyage des gens qui étaient chargés de chantier, etc.

[>NS] : le logement coûtait très cher !

[>FV] : le logement et la nourriture. Je n'ai jamais voulu faire payer les étudiants.

[>BV] : combien était-ce pour une semaine de logement ?

[>FB] : cela a beaucoup évolué du temps de François. J'ai vu les prix accélérer. À la fin, il fallait payer 30 € par personne et par nuit.

[>NS] : pour la même fouille à quelques kilomètres de là au Liban ou en Syrie et pour fouiller la même chose, les frais de fonctionnement étaient dix fois moins importants. Le logement représente une part considérable du budget, peut-être 70 ou 80 %.

[>FB] : 90 % !

[>Question ?] : Ça a toujours été ?

[>FB] : les prix ont beaucoup augmenté depuis que le kibboutz n'était plus considéré comme kibboutz. Les gérants ne cherchaient pas tellement à faire de profit à l'époque de François, mais beaucoup plus à l'époque de Beisamoun.

[>FV] : c'est vrai que ça n'a pas cessé d'augmenter.

[>Question ?] : Il n'y a aucune autre possibilité pour se loger là-bas ?

[>FV] : hormis les tentes, non.

[>FB] : il fait beaucoup trop chaud pour dormir sous tente, c'est insupportable.

[>FV] : c'est compliqué parce qu'il faut payer quelqu'un pour faire la nourriture et les courses.

[>NS] : nous jouissions d'un certain confort qui bénéficiait également à l'ambiance au sein du groupe. Nous restions cinq ou six semaines au total. Le fait que nous soyons bien logés et que nous mangions convenablement comptait beaucoup. Si nous n'avions pas envie de voir nos collègues, nous pouvions nous échapper un peu. Il y avait une piscine également. Les témoignages de gens qui sont allés fouiller en Syrie et au Liban au milieu du désert sont bien différents. Si cela se passe mal, ils sont sous la même tente pendant deux mois et ne peuvent pas s'échapper.

[>BV] : et nous avons notre boîte de nuit !

[>FV] : l'une des choses importantes était les douches. À Mallaha même, il y avait deux douches dans l'usine, mais cela n'aurait pas été très facile pour une équipe de 25 personnes. Concernant l'eau, nous n'en manquions pas, car Mallaha était une usine d'eau.

[>Question ?] : il n'était donc pas nécessaire de gérer certains aspects de vie quotidienne tels qu'on les retrouve sur d'autres chantiers, comme cuisiner par exemple.

[>NS] : non, et c'était confortable. Une équipe avait la charge de préparer le pique-nique du midi et allait se servir dans le réfectoire du kibboutz le matin dans des glaciers. Cela se limitait à ça. Le soir, nous mangions au réfectoire et le midi sur le terrain.

[>BV] : autre avantage : nous pouvions y travailler.

[>NS] : les conditions étaient très bonnes.

[>Question ?] : quelles étaient vos relations avec les locaux, les gens qui vivaient et travaillaient sur place ?

[>NS] : ça se passait très bien. Au fil des années nous avons créé des amitiés, même après lorsque nous sommes revenus avec l'équipe de Beisamoun.

[>FB] : les locaux venaient régulièrement visiter le chantier, qu'il s'agisse de Mallaha ou Beisamoun.

[>NS] : à Beisamoun, nous faisons garder nos enfants par les membres du kibboutz. Nous avons notre nounou là-bas. Des idylles sont également nées à Mallaha entre des kibboutzniks et des membres de la fouille. Teresa Cabellos et Gilad Denneboom sont toujours ensemble et habitent à Madrid par exemple.

[>FB] : et on peut dire que les kibboutzniks nous attendaient chaque année !

[>NS] : ils attendaient plutôt les petites Françaises que les Français !

[>Question ?] : Il semblerait qu'il y ait eu quelques difficultés avec des visites faites par des orthodoxes notamment vis-à-vis des vestiges funéraires. François, aviez-vous à gérer ses problématiques sur le terrain ?

[>FV] : en fait, assez peu. Nous avons assez rarement eu de sérieux problèmes. Nous étions loin dans la nature. C'est arrivé qu'il y ait eu des rumeurs disant que nous allions avoir des visites désagréables, mais elles ne se sont jamais vraiment produites.

[>FB] : nous avons eu des visites de religieux, François.

[>NS] : c'est vrai qu'elles n'ont pas donné lieu à autre chose.

[>FB] : je me souviens avoir dû m'asseoir plusieurs fois sur mes squelettes pour les cacher. Hamoudi avait même placé un petit coussin sur la sépulture avant de me dire de m'asseoir dessus.

[>FV] : comparé à d'autres chantiers, je crois que nous avons quand même été épargnés. Il faut également préciser que l'ancienneté du site était suffisamment importante pour ne pas susciter trop d'intérêt. C'était la Préhistoire !

[>NS] : oui, c'était en dehors des périodes bibliques.

[>FV] : officiellement, (du point de vue des religieux) notre ancienneté n'existait pas !

[>Question ?] : officiellement, vous n'étiez donc pas là en réalité !

[>NS] : on devait nous prendre pour des fous.

[>FV] : à Hayonim, j'avais eu à discuter avec des religieux qui passaient. Nous leur racontions que nous fouillions des vestiges datant de 10 000 ans. Ils nous disaient que ça n'allait pas du tout, car ça n'existe tout simplement pas. Selon le calendrier biblique la création du monde remonte à un peu moins de 6000 ans. Nous avons eu de la peine à nous entendre.

[>Question ?] : Je voudrais à nouveau vous questionner sur la façon dont vous décririez l'influence de l'école de Lyon dans votre travail et comment vous percevez l'héritage de Jacques Cauvin.

[>FV] : pour moi, il est évident qu'il a eu une influence considérable sur la façon de poser des questions sur la néolithisation au Proche-Orient, et ce, en général. Avant lui, la question de la domestication était essentiellement posée en termes naturalistes. Après lui, cette approche est devenue très secondaire comparée à une approche plus anthropologique. Pour le reste, je pense qu'il est effectivement resté à côté de la plaque, car il n'a pas fait les analyses qu'il aurait dû faire.

[>BV] : les analyses de site ?

[>FV] : les analyses structurales des données qu'il aurait pu obtenir. Il a choisi ce qui l'intéressait (rapport au taureau, à la femme, etc.), mais pas au-delà et selon moi, c'est là que le bât blesse.

[>BV] : le fréquentais-tu régulièrement ?

[>FV] : il était mon directeur officiel au CNRS. J'avais de bons rapports avec lui.

[>BV] : et étais-tu en contact avec des gens de Jalès

[>FV] : oui, bien sûr, avec Danièle Stordeur et Marie-Claire Cauvin. On se voyait de temps en temps.

[>BV] : quel itinéraire a suivi Danièle ?

[>FV] : elle avait fait la licence d'ethnologie avec André Leroi-Gourhan. Elle était en avance dans le circuit par rapport à moi.

[>FB] : quand tu dis directeur, c'est parce que tu avais un directeur au-dessus de toi au CNRS ?

[>FV] : oui.

[>FB] : tant que tu étais chargé de recherche, tu avais un directeur qui était au-dessus de toi ?

[>BV] : tu n'étais pas fonctionnaire, mais contractuel ?

[>FV] : nous sommes devenus fonctionnaires en 1982, sous François Mitterrand. On avait effectivement un directeur en tant que chargé de recherche. Avant cela, nous avions même un parrain, Henri de Contenson dans mon cas et Jean Perrot comme directeur. Ce dernier s'est finalement désisté quand j'ai eu ma thèse d'État. C'est à ce moment-là que Jacques Cauvin est devenu mon directeur.

[>FB] : quel regard Jacques Cauvin portait-il sur ces recherches ?

[>FV] : je m'entendais bien avec lui. Il aurait souhaité que je reprenne un autre site que Mallaha. Il associait ce site-là à Jean Perrot. En Israël, il n'y avait pas tant de grands sites que cela.

[>BV] : s'entendait-il avec Jean Perrot ?

[>FV] : non, ça a toujours été compliqué. Généralement, Jean Perrot ne s'entendait pas très bien avec les collègues, quels qu'ils soient et pour diverses raisons. C'était un dominateur. Il avait tendance à écarter ce qu'il y

avait autour de lui. Quand Jacques Cauvin a annoncé qu'il avait trouvé du Natoufien sur le site de Tell Mureybet (Syrie du Nord), Jean Perrot a sorti toutes ses griffes.

[>Question ?] : je vous questionnais, François, sur l'originalité de votre approche lors de notre dernier entretien. Et vous aviez répondu qu'il n'y avait rien d'original à votre approche, qu'il y avait surtout ce lien fort avec André Leroi-Gourhan. Et je me demande si en posant la question à ceux qui ont longtemps travaillé avec vous, la réponse ne serait pas un peu différente. En quoi est-ce que l'approche de François est originale ? Qu'est-ce qu'elle a apporté de nouveau ?

[>NS] : je dirais que c'est l'approche de l'ethnologie préhistorique d'André Leroi-Gourhan appliquée à Mallaha. Je pense que c'est une adaptation. Originalité, je ne sais pas.

[>BV] : François a été un de ses élèves directs. J'ai toujours été frappé de voir à quel point André Leroi-Gourhan dessine un programme très général, en particulier durant les dernières années. Ce sont ensuite les successeurs et élèves immédiats qui donnent véritablement un contenu à tout cela.

Quand on relit la section 36, c'est une épure. Le contenu vient ensuite avec des apports parfois exogènes. Je l'ai vécu à Pincevent. Des gens sont venus de partout. Il est possible d'évoquer la tracéologie. Cette spécialité n'était pas endogène, mais a été apportée par un certain nombre de personnes venues de l'extérieur. Je pense que François est très typique de cette génération, car il va mettre en application le programme et lui donner un contenu avec sa touche personnelle.

Ce qui m'a toujours frappé chez François, c'est la description extrêmement rigoureuse des faits, sans y toucher. Il y a un certain nombre de textes dans lesquels François se lâche, notamment concernant les dimensions idéelles et symboliques. Est-ce que c'est Jacques Cauvin qui t'a alors influencé pour cela ou des lectures autres ? Bien sûr, tu t'avances avec beaucoup de prudence dans tes articles, mais tu as su le faire de temps en temps.

[>FV] : cette approche vient peut-être de son ouvrage *Préhistoire de l'art occidental* que j'ai beaucoup lu. Après la thèse, le problème était de réussir à se renouveler, spécialement après un gros projet de recherche comme celui-là durant lequel je me suis occupé d'industries lithiques pendant des années. La question était donc pour moi de se renouveler. Ça n'aurait pas eu de sens de refaire toujours la même chose. Et en parallèle, dans les études lithiques, d'autres allaient plus loin et prenaient d'autres directions de recherche. Moi, je n'étais plus tellement en mesure de fournir la même énergie pour me remettre dans ce nouveau bain. Il fallait donc trouver un moyen de ~~pour~~ continuer à faire des choses qui m'intéressaient. C'est à ce moment-là que le structuralisme a joué le rôle de relais. Avec le silex, il n'y avait pas tellement matière à penser. En revanche, c'était le cas pour les problématiques liées aux relations homme/animal. Il y avait matière à analyse et j'ai replongé dans les travaux de Claude Lévi-Strauss.

[>BV] : avais-tu suivi ses cours ?

[>FV] : non. Je l'ai aperçu une fois ou l'autre, mais je n'ai jamais suivi ses cours. De plus, à une époque, le structuralisme était devenu omniprésent, « obligatoire ». Cela m'horripilait. À la fin des années 1980, cette mode commençait enfin à passer. Pour moi, il devenait alors vraiment intéressant ! Je me suis donc replongé dans les textes de Lévi-Strauss et d'autres ethnologues. Ça m'a donc permis de renouveler ma façon de voir les choses.

[>Question ?] : et l'approche descolienne, qu'y avez-vous puisé ?

[>FV] : l'intérêt selon moi, c'est d'y trouver une approche suffisamment large pour remettre les faits à leur place. Descola montre qu'il y a un certain nombre de systèmes de pensées structurés formant des ensembles cohérents.

[>Question ?] : J'imagine que votre lecture de Claude Lévi-Strauss et Philippe Descola a fait quelque peu éclater votre vision des modèles analogiques. Peut-on y voir là l'une des raisons pour lesquelles vous disiez être

assez éloigné de l'approche ethnoarchéologique ?

[>FV] : oui, parce que précisément, cette approche ne tient pas compte des structures. Ces études ne tiennent pas compte de l'organisation fondamentale et structurée des phénomènes étudiés.

[>BV] : l'ethnoarchéologie porte sur des cas particuliers.

[>FV] : Dans la réalité, rien n'est laissé au hasard. Les cas particuliers font partie d'un ensemble qui leur donne sens. C'est pourquoi les interprétations ethnoarchéologiques sont problématiques pour moi.

[>BV] : l'anthropologie est un formidable stimulant qui pousse à l'optimisme quand tu es préhistorien. On est vite tenté de tomber dans le relativisme. Les travaux comme ceux de Descola sont pour moi une planche de salut, tout comme ceux de Testart dans un tout autre genre. C'est de l'anthropologie avec l'espoir qu'il y ait quelques invariants.

[>FB] : Les articles de François, parce qu'ils ne sont pas uniquement descriptifs, développent également avec force une approche qui reste spatiale. C'est peut-être sous cet angle que tu combines toutes les approches dont tu viens de parler. Tu restes très proche des données de terrain, notamment d'un point de vue spatial, ce que Jacques Cauvin n'a pas fait. Je trouve ses idées tout à fait enthousiasmantes, car il a eu le génie de nous faire voir les choses de façon un peu différente, mais il ne restait pas aussi près des données que toi. Même dans des articles interprétatifs, tu restes donc très proche des données spatiales. Pour moi, c'est cela qui te permet d'aller plus loin.

Concernant la spécificité du travail de François, c'est très difficile de répondre car on ne connaît pas suffisamment Leroi-Gourhan. Nous n'avons pas le recul nécessaire.

[>Question ?] : Il semble y avoir une détermination extrêmement forte dans le fait de mettre en place une véritable école de fouille française au Proche-Orient. Est-ce qu'il y avait d'autres écoles de fouille de cette envergure à cette époque ?

[>FV] : Jacques Cauvin et ses collaborateurs ont essayé. En Syrie, ils ont tenté d'apporter un point de vue différent de celui des anglo-saxons, par exemple. Je pense que je suis un parmi les autres.

[>Question ?] : Un parmi peu.

[>FV] : je ne connais pas non plus très bien, mais il est certain qu'en Préhistoire, nous ne sommes pas très nombreux.

[>Question ?] : Y trouve-t-on un héritage aussi marqué des travaux de Jacques Cauvin ?

[>FV] : en Syrie, c'est un peu différent, car beaucoup de choses ont été perdues et détruites à cause des guerres récentes. Beaucoup de matériel du site de Jerf el Ahmar ou des sites du Balas a disparu. Les recherches ont été coupées pour des raisons historiques indépendantes de la volonté des chercheurs. Après Jacques Cauvin, il y a eu Danielle Stordeur et après elle, Frédéric Abbès. Les successeurs ont donc continué le travail de Jacques Cauvin et continuent encore aujourd'hui, tant qu'ils le peuvent. Je pense à Rima Khawam qui vient d'être nommée directrice du musée national de Damas. Elle a fait ses études en France, d'abord à Bordeaux puis à Paris. Elle a fait une thèse à Lyon.

[>BV] : il n'y a pas grand monde malgré tout. C'est un peu déclinant.

[>FB] : on peut citer Lionel Gourichon. Sur le Proche-Orient, il n'y a pas grand monde, car le CNRS ne recrute pas de chercheurs qui travaillent dans ces régions. C'est une vraie fragilité.

[>BV] : des commissions ont pris la lourde responsabilité de ne pas recruter la personne qui aurait pu être la succession de à la fois de Danielle Stordeur et de François. Il faut le dire.

[>FB] : au niveau de l'enseignement, il y a aussi une carte à jouer. S'il n'y a pas d'enseignement, il n'y a

aucune volonté de travailler sur ces régions. Par conséquent, il n'y a pas de futurs chercheurs CNRS pour cette région.

[>BV] : il y avait une opportunité avec Gaëlle Le Dosseur. D'autres choix ont dû être faits. Néanmoins, il n'y a pas tant de successeurs directs de François que cela. Nous n'avons pas été très aidés.

[>FB] : les recherches sur le Proche-Orient sont en difficulté, à cause de la guerre, mais surtout du recrutement.

[>BV] : en Préhistoire, les effectifs sont tels que les pompes se désamorcent très vite. Elles peuvent se réamorcer. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je l'ai vu en recrutant pour le Paléolithique ancien et moyen. Il n'y avait pas tant de candidats que cela. Des raisons circonstancielles faisaient que la pompe était en train de se désamorcer. Je tombais des nues. J'avais cette illusion. Nous sommes à la fois très forts, car la France est très enviée en raison du nombre global de ses chercheurs en Préhistoire, de ses structures, etc., mais nous sommes aussi fragiles en raison de ces petits effectifs pour chaque spécialité.

[>Question ?] : Des étudiants israéliens seraient-ils susceptibles de travailler sur le site de Mallaha ? Que leur est-il transmis aujourd'hui de l'apport du travail de François et de son équipe ?

[>FV] : du côté des chercheurs israéliens, les gens continuent à travailler sur la faune, et même s'il y a encore beaucoup de choses à faire dans ce domaine, quelques collègues israéliens y travaillent.

Il reste également encore beaucoup de choses à développer dans le domaine du silex qui est compliqué et peu porteur. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de gens intéressés, mais la question est de savoir ce qu'ils en feront ou ce qu'ils peuvent en faire.

[>Question ?] : Qui sont ceux qui sont davantage impliqués sur la faune aujourd'hui ?

[>FV] : je peux citer des gens comme Lior Weissbrod sur la microfaune, Rebecca Biton sur les reptiles. Ce sont les plus jeunes qui sont impliqués dans les recherches les plus récentes dans ces domaines.

[>Question ?] : Il y a donc une orientation plus environnementale sur les recherches qui sont menées actuellement en Israël pour ces périodes ?

[>FV] : en Israël, sur Mallaha oui. Du côté de l'anthropologie, c'est plutôt en France que cela se fait, avec Fanny et ses étudiants. Concernant le silex, il y aurait de la demande, mais il faut voir. Et du côté de la faune, ça fonctionne.

[>FB] : concernant la technologie, c'est encore français.

[>FV] : il y a Colas Guéret.

[>BV] : il y a 10 ans, les collègues voyaient l'intérêt de nos travaux, qu'il s'agisse du travail de Gaëlle Le Dosseur pour l'industrie osseuse, du mien et celui d'autres pour l'industrie lithique. En revanche, ce que nous faisons n'était pas reproduit. Les gens sentaient que c'était intéressant, mais ils s'en tenaient à des listes types d'objets techniques. Est-ce que cela a changé depuis ?

[>FB] : je ne crois pas que le modèle israélien consiste à être spécialisé dans un créneau. Concernant l'industrie osseuse étudiée par les faunistes, on ne retrouve pas ce genre d'études. Chacun peut être spécialiste de plusieurs choses.

[>FV] : c'était ce que voulait Ofer Bar-Yosef. C'était son enseignement.

[>BV] : ce n'est pas une mauvaise chose en soi.

[>FV] : Israël est un pays relativement petit et les chercheurs ne peuvent pas se permettre d'être tous des spécialistes trop pointus dans différents domaines.

[>BV] : as-tu une idée du nombre approximatif de préhistoriens en Israël ?

[>FV] : je dirais une vingtaine de préhistoriens en poste.

[>FB] : il y a aussi beaucoup de Masters qui ont déjà des responsabilités aux antiquités.

[>FV] : je peux citer Leore Grosman, Danny Nadel, Ofer Marder, Gonen Sharon, etc.

[>FB] : c'est vrai que ce n'est pas beaucoup.

[>NS] : mais c'est correct à l'échelle du pays. Ils sont 7 millions d'habitants environ. Par rapport à la population de la France, cet effectif serait l'équivalent de 200 chercheurs.

[>BV] : je crois que nous sommes à 400 chercheurs préhistoriens en poste en France. J'avais fait le décompte au moment où je rédigeais l'ouvrage « Le Paléolithique » aux éditions *Que sais-je*.

[>Question ?] : François, vous disiez que c'était l'un des héritages d'Ofer Bar-Yosef que de ne pas induire de spécialisation trop grande. Et c'est toutefois lui qui, en Israël, a le plus permis à différentes écoles de Préhistoire d'être intégrées.

[>FV] : il était très ouvert à l'idée de permettre à des gens de l'extérieur de venir. Il introduisait de nouveaux spécialistes capables de tester de nouvelles méthodes, mais de là à former des Israéliens dans ces branches, ce n'était plus la même démarche. Il considérait que ce n'était pas un bon choix pour la Préhistoire en Israël. Mais c'est tout à fait vrai qu'il a fait venir de l'extérieur des spécialistes et encouragé des échanges dans toutes sortes de disciplines possédant des techniques nouvelles à explorer. Je pense, entre autres, aux techniques de datation dans le créneau du Paléolithique moyen.

[>Question ?] : Nicolas, concernant l'apport de ta thèse, quelles répercussions a-t-elle eu sur la conception d'une approche généraliste en Israël ?

[>NS] : ça été un raz-de-marée ! Je plaisante ! Je suis incapable de répondre !

[>FB] : ta thèse intéresse notamment beaucoup les préhistoriens qui ont, comme toi, une approche spatiale comme Reuven Yeshurun.

[>NS] : c'était déjà le cas avant. Ce n'est pas propre à mes travaux. C'est quelque chose qui prendra du temps.

[>FB] : pour pouvoir faire les analyses que nous avons faites à Mallaha, il faut avoir les méthodes de fouille qui correspondent. Sans elles, même si les gens apprécient ce qui a été fait, la reproduction ne sera pas possible. Chaque site est différent. Ce que l'on fait à Mallaha n'est donc pas directement reproductible ailleurs, notamment pour le Natoufien, car il y a beaucoup de sites en grottes. L'approche spatiale n'est pas possible dans ce type de contexte.

[>FV] : c'est aussi très compliqué d'avoir une approche spatiale, quelle qu'elle soit, sur les sites du Proche-Orient, en raison de la densité de matériel, etc. Et ce n'est pas forcément une approche bien comprise. Au vu du matériel et des informations que nous avons récoltés à Mallaha, beaucoup de gens veulent faire du spatial. Ils compactent tout sur un plan alors qu'ils ont affaire à quatre ou cinq niveaux superposés. Dans ce genre de situation, cela n'a pas beaucoup de sens. C'est un point qui est difficile à faire comprendre.

[>NS] : la méthode de fouille est à la base de cette analyse. Il faut fouiller finement et exhaustivement, ce qui n'est pas beaucoup fait. Et c'est en même temps ce que l'on nous reproche, car ça prend du temps.

[>Question ?] : C'est ce qui fait l'originalité du site finalement !

[>FB] : en relisant ton entretien François, je me suis rendu compte qu'il n'était pas beaucoup question de palethnologie ou de palethnographie. C'est peut-être un peu redondant vis-à-vis de ce que l'on a dit jusque-là.

[>BV] : je tiens à dire que c'est un terme que n'utilisait jamais André Leroi-Gourhan.

[>FB] : qu'est-ce que c'est pour toi finalement et qu'est-ce que ça t'a apporté ? Qu'est-ce que ça te dit des Natoufiens ?

[>FV] : c'est également une question à laquelle j'avais plus ou moins répondu la dernière fois. C'est trop tôt pour le dire. Cette question se pose au niveau des synthèses. Or, les synthèses, comme tu le sais, nous ne les avons pas. Nous sommes encore dans le tunnel et nous ne sommes pas encore au bout de toutes les interrogations. Quand elles seront faites, nous pourrons alors parler d'ethnologie préhistorique.

[>Question ?] : Est-ce que le domaine funéraire ne serait pas celui qui permettra le plus de répondre à certaines questions ?

[>FV] : peut-être, oui et non. Concernant la fameuse sépulture du locus 240 par exemple, nous pourrons avancer dans ce domaine quand nous aurons l'ensemble des données. Pour l'instant, nous avons encore le temps. Et c'est valable pour beaucoup d'autres choses, comme l'étude de la faune. Nous sommes dans l'attente des résultats.

[>FB] : j'ai l'impression que nous sommes encore tous dans nos recherches individuelles et que nous n'avons pas encore la sauce qui permettra de faire prendre le tout. La publication de Mallaha constituera une étape importante, mais il faudra encore plus de temps pour aller plus loin.

[>FV] : oui, c'est clair. Il s'agirait en quelque sorte d'un troisième volume. Les deux premiers seraient constitués d'une part par l'anthropologie funéraire et d'autre part la faune. Le troisième volume serait ainsi constitué par les analyses du matériel ainsi que des synthèses sur la répartition spatiale. Mais nous n'en sommes pas encore là !

[>BV] : il y aurait deux façons de voir les choses. Il est possible d'attendre la grande synthèse. Il n'est pas non plus impossible qu'il y ait des percées très rapides dans certains des domaines particuliers de recherche. Le funéraire semble en effet être un lieu de connexion privilégiée entre l'idéal et le matériel, le symbolique et le spatial, les relations territoriales variant selon les époques du Natoufien, etc.

Je pense par ailleurs à la rapidité des percées sur le Magdalénien à travers les études de silex, notamment grâce à la thèse de Nicole Pigeot. Concernant les foyers et l'architecture par exemple, les recherches patinent un peu plus. Il est donc possible d'aller très vite dans certains domaines. Je sens par exemple une accélération dans la réflexion en relisant les recherches de Fanny, et ce, à plusieurs niveaux : le fonctionnement des abris, l'ancrage dans les territoires, la fonction de certaines structures, etc. Je ne crois pas trop au grand œuvre !

[>FV] : moi non plus, mais si l'on parle de sociologie générale, on est selon moi encore dans le tunnel.

[>BV] : les propositions de sociologie générale seront toujours des bribes.

[>FV] : c'est certain, il s'agit de Préhistoire ! Je suis tout à fait d'accord. Je ne pense pas que la Préhistoire nous permette les mêmes possibilités qu'une approche strictement ethnologique.

[>BV] : c'est pour cela que j'aime bien le terme de palethnologie.

[>FB] : cette étude de cas de la 203 m'a fait changer de vision. Je l'avais étudiée avant et après que Nicolas ne travaille sur ces sols. Je me suis alors rendu compte qu'il était possible d'aller beaucoup plus loin dans l'interprétation. La sépulture n'est pas seulement dans ou sous la maison. Elle influence la restructuration de l'espace. Et c'est cela qui m'a donné envie de regarder à nouveau les autres sépultures. C'est également ce que je suis en train de faire afin de comprendre comment l'habitat et les sépultures sont liés. Les morts ne sont pas que des marqueurs de territoire. Ils participent à la vie des vivants. Ils sont là et ont un rôle social qui n'est pas effacé avec la mort de l'individu.

L'objectif est donc de reprendre les études sous cet angle. L'objectif n'est pas de se focaliser uniquement sur les aspects biologiques ou les pratiques funéraires d'un point de vue chronoculturel. L'objectif est de mutualiser ces domaines (la biologie, l'espace, le funéraire). Comment les morts sont-ils traités et que cela signifie-t-il au niveau des usages ? Est-ce qu'ils sont cachés ? Est-ce qu'ils sont montrés ? Est-ce qu'ils sont utilisés pour quelque chose de précis ? Il s'agit donc de développer les questions posées par le rôle social que ces sépultures endossent dans l'habitat et probablement dans la société.

C'est compliqué, car ce sont des angles que l'on n'aborde pas énormément en archéologie. Il faut donc faire la démonstration et c'est cela qui n'est pas facile. Par ailleurs, je ne peux pas le faire seule, c'est-à-dire en tant qu'anthropologue et uniquement avec mes données. Il faut avoir une approche qui mutualise les différents types de données. Reprendre les archives de Jean Perrot me permet une relecture de ces sépultures. Je me rends compte qu'il y a des membres, comme des pieds, qui sont enterrés sous les murs ou qui sont placés entre deux assises de mur. La première fois, nous en avons trouvé une à Mallaha dans le Natoufien final. Nous ne savions pas trop comment interpréter cela, mais quand on retrouve ce genre de choses à plusieurs reprises, on se dit que ce n'est quand même pas un hasard. Les Natoufiens plaçaient a priori les pieds dans les murs et il faut comprendre pourquoi.

[>Question ?] : Si j'ai bien compris, tu n'as pas dû être aidée en Israël pour travailler avec les collègues issus d'autres spécialités lorsque tu es arrivée avec ta casquette d'anthropologue. Est-ce que cela a été l'objet de négociations ou est-ce que cela a été relativement facile à Mallaha ?

[>FV] : cela relevait uniquement de moi d'une certaine façon comme j'étais responsable de la fouille. C'était moi qui décidais si je voulais faire venir quelqu'un ou pas. La problématique du funéraire a toujours été importante pour moi. Cela venait d'André Leroi-Gourhan, mais aussi de Claude Masset. Je savais que je n'étais pas suffisamment formé pour fouiller des sépultures et qu'il fallait que je fasse appel à des gens qualifiés. À Hayonim, j'avais demandé à Françoise Le Mort. Elle était en poste là-bas à l'époque. Cela ne s'était pas très bien passé. En reprenant ensuite Mallaha, je savais que j'avais besoin d'un anthropologue. C'est la raison pour laquelle j'avais fait la demande à l'époque. Je ne sais plus à qui.

[>FB] : à Boris et Pascal je pense.

[>BV] : oui.

[>FV] : c'est comme ça que Fanny est rentrée dans le circuit.

[>Question ?] : Dans quelles circonstances avez-vous rencontré Claude Masset ?

[>FV] : Claude Masset était à Pincevent et a été responsable de secteur pendant une période. Il me semble que c'était juste avant La Chaussée-Tirancourt.

[>Question ?] : C'est à ce moment-là que vous avez commencé à discuter avec lui ?

[>FV] : je ne peux pas dire que nous discutons avec lui, car c'était un grand Monsieur que l'on admirait de loin. Il était beaucoup plus âgé, d'une part et il était quelqu'un d'impressionnant, d'autre part.

[>Question ?] : Par rapport à son charisme ou son travail ?

[>FV] : à tous points de vue. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour Claude Masset.

[>Question ?] : Est-ce que c'est quelqu'un avec qui vous avez eu l'occasion de travailler ?

[>FV] : pas tellement. C'est quelqu'un que je regardais de loin, un peu comme un monument. J'ai beaucoup d'admiration pour lui.

[>FB] : avait-il eu des relations particulières avec Jean Leclerc ?

[>FV] : pas particulièrement. Jean Leclerc était plus accessible. J'ai eu plus de relations avec lui à partir de

1993, quand je suis revenu au laboratoire. Il n'était pas très présent à Pincevent. En revanche, Claude Masset a dirigé la fouille pendant toute une année le secteur qui était à l'époque appelé la baleine, c'est-à-dire la section 36. Il donnait quelques cours après la fouille, entre cinq et six heures. Il faisait partie des grands.

[>BV] : pourrais-tu nous expliquer ce que tu es allé faire dans les abris gravés de Fontainebleau ?

[>FV] : toujours pareil, André Leroi-Gourhan ! C'était en 1971 et j'étais "photographe" pour lui. Il s'intéressait à ces abris de Fontainebleau. Je me souviens d'une sortie que nous avons faite ensemble avec Michel Brézillon, José Garanger, son épouse, Michèle Jullien, etc., pour visiter un certain nombre des abris en question. Cet intérêt doit pouvoir se retrouver dans ses cours au collège de France. Il s'est trouvé que cette année-là, je n'avais plus beaucoup de travail. Généralement, durant l'année, j'allais deux à trois fois par semaine au Collège de France pour tirer des photos.

[>NS] : étais-tu rémunéré ?

[>FV] : oui, c'était un demi-poste au CNRS. Et André Leroi-Gourhan m'avait proposé d'aller faire des relevés à Fontainebleau avec Philippe et son épouse de l'époque. Nous en relevé au moins deux ; celui que nous avons publié et un autre : les documents ont été confiés au musée de Nemours.

[>BV] : la thèse de Gilles Tassé était-elle déjà soutenue ?

[>FV] : soutenue et peut-être déjà publiée.

[>BV] : l'as-tu connu ?

[>FV] : oui. Il me semble qu'il est toujours vivant. Il vit au Canada.

[>BV] : il était donc élève d'André Leroi-Gourhan.

[>FV] : il était venu pour faire sa thèse. C'était quelqu'un de gentil, mais que je n'ai pas beaucoup connu.

[>BV] : est-ce que tu te rappelles dans quelles circonstances André Leroi-Gourhan lui avait donné ce sujet de thèse ?

[>FV] : tout cela s'est déroulé avant moi.

[>BV] : André Leroi-Gourhan avait donc gardé un intérêt pour ses recherches ensuite ?

[>FV] : oui, André Leroi-Gourhan gardait un intérêt pour toutes les problématiques liées à l'art. L'un de ses cours au collège de France était sur l'art.

[>BV] : dans les cours et pas dans les séminaires ?

[>FV] : je regarderai dans les documents que j'ai ici.

[>BV] : volontiers c'est une histoire qui m'intéresse beaucoup.